

Balzac

Eugène de Mirecourt

[LU AVEC LIREGRATUIEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Balzac

Nous pleurons tous au bord de cette fosse ; nous regardions avec désespoir ce cercueil qui emportait tant de génie.

Et Victor Hugo nous disait :

« Sa mort a frappé Paris de stupeur.

Depuis quelques mois, il était rentré en France. Se sentant mourir, il avait voulu revoir la patrie, comme la veille d'un grand voyage on vient embrasser sa mère.

« Sa vie a été courte, mais pleine; plus remplie d'oeuvres que de jours.

« Hélas! ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poète, a vécu parmi nous de cette vie d'orages, de luttes, de querelles, de combats, commune dans tous les temps à tous ces grands hommes. Aujourd'hui le voici en paix. Il sort des contestations et des haines; il entre, le même jour, dans la gloire et dans le tombeau. Il va briller désormais, au-dessus de toutes ces nuées qui sont sur nos têtes, parmi les étoiles de la patrie, d

Toute l'histoire de Balzac est conte-

nue dans ces nobles et solennelles paroles. Avant, il a eu sans cesse à combattre les rivalités haineuses, les médiocrités jalouses ; mort, chacun proclame son mérite, chacun lui tresse des cou-

ronnes. Ses ennemis eux-mêmes trouvent que sa tombe n'a pas assez de gloire.

Honoré de Balzac est né à Tours en 1799, le 20 mai, dans la maison de la rue Impériale ■ qui porte le numéro 45.

Son père, consultant le calendrier et

1 Celte rue, dit le Journal d' Indre-et-Lo re , s'appelait alors rue de l'Aimée-d'Italie. La maison qui appartenait au père du célèbre romancier est maintenant la propriété du général d'Outremont. Celui-ci l'a achetée de M. de Balzac père. On voit dans la cour un acacia planté par les ordres de madame de Balzac le jour même de la naissance de son fils, et qui depuis a été constamment respecté.

n n AI. Z A c.

trouvant de bon augure le nom du saint du jour, décida que son fils recevrait ce nom au baptême.

Le jeune Honoré grandit à côté de deux sœurs charmantes, dont il refusait de partager les jeux, absorbé qu'il était, dès l'âge le plus tendre, par une sorte d'inspiration précoce qui l'emportait dans le monde des rêves. 11 avait à ses côtés une fée mystérieuse, un ange gardien de son génie, qui le couvrait de ses ailes et le berçait doucement dans l'extase.

Madame de Balzac, effrayée de voir un enfant si jeune en butte à des tendances ascétiques, essaya de le rendre aux goûts de son âge.

On donna force jouet- au uetit Honoré.

Dans le nombre, un seul eut le don de lui plaire : c'était un de ces Stradivarius de vingt-cinq sous qu'on achète à l'étalage des boutiques foraines. Il l'emporta tout joyeux et s'escrima de l'archet du matin au soir.

— Eutends-tu comme c'est beau! dis-il à Laure, l'aînée de ses sœurs ».

— Ma toi . non. répondit celle-ci -, tu m'écorclies les oreilles !

L'enfant la regarda d'un air scandalisé, quitta la chambre et alla tout seul continuer sa musique sous les arbres du jardin.

Deux heures après, on le retrouva, les

* Aujourd'hui madame Surville.

m ciel, le visage mondé de larmes et jouant toujours du violon. Les no c- grinçantes que les cordes rendaient au hasard se changeaient pour le jeune rêveur en une harmonie céleste. Il semblait faire sa partie dans le concert des anges.

Balzac lui-même a donné quelques détails pleins d'intérêt sur ^on enfance J .

A cinq ans, il lut les Écriture- et se perdit avec un attrait inf- fable dans leurs mystérieuses profondeurs. Tous les li' vies qui lui tombaient entre les mains étaient dégrés en un clin d'oeil. Souvent, dès le point du jour, il partait chargé de volumes, avec un morceau de pain dans

1 \ ir le l'luan qui a pour Li L \ cri.

sa poche, el s'en allait au fond des bois, où il lirait jusqu'à la nuit tombante.

Envoyé au collège des Oratoriens de Vendôme, il continua de s'y livrer à sa passion pour la lecture.

Œuvres scientifiques, philosophiques * ou religieuses, tout lui était bon. Les dictionnaires eux-mêmes y passaient, depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Il

avait pour système de mériter le cachot et de s'y faire envoyer par les professeurs, afin de lire plus à Taise et sans dérangement.

Doué d'une mémoire prodigieuse, il

1 Balzac, à l'âge de onze ans, composa au collège un Traité de la Volonté, qu'un régent lui brûla.

retenait tout, les lieux, les noms, les mots. les choses, les figures.

Bientôt il eu résulta pour cette jeune tête un phénomène inquiétant. Au milieu du chaos produit par une myriade d'idées tourbillonnantes , la raison parut tout à coup s'éclipser.

Notre collégien, revenu à Tours, épouvanta sa famille.

On prenait pour de l'idiotisme la somnolence inévitable causée, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, par le travail de classement qui s'opérait dans le cerveau.

Assis au festin de l'intelligence, l'enfant avait absorbé des bibliothèques , et la digestion devenait pénible.

Ce philosophe de quatorze ans savait tout, excepté les choses les plus banales et les plus simples : il demandait avec quoi se faisait le pain, il ne distinguait pas une vigne d'un champ de blé.

Quinze jours durant, il conserva dans un vase, avec le soin le plus attentif et le plus délirât, une fleur de citrouille que sa sœur Laure lui avait donnée pour un cactus des Indes.

Cette sorte d'apathie intellectuelle rapportée du collège se dissipa bientôt. La mémoire avait terminé son classement :

les ténèbres faisaient place à la lumière, et déjà Balzac entrevoyait dans l'avenir le splendide rayonnement de sa gloire.

— Vous verrez ! vous verrez ! disait-il

à ses sœurs, je serai célèbre un jour!

Le mot lui coûta cher.

A partir de ce moment, les railleuses jeunes filles ne l'aidaient plus sans lui prodiguer les révérences et sans lui dire avec un ton de voix extrêmement respectueux :

— Salut au grand Balzac !

En 1813, toute la famille quitta la Touraine pour se rendre à Paris.

M. de Balzac père venait d'être promu à un emploi lucratif. Il plaça son fils dans un des pensionnats les plus en renom de la capitale. Le jeune homme y compléta ses études.

À dix-huit ans, après avoir reçu les diplômes de bachelier et de licencié es-

lettres, il suivit simultanément les cours de l'École de droit, de la Sorbonne et du Collège de France.

Il était beau , vigoureux , plein de santé.

L'étude la plus assidue le laissait sans fatigue. Ses yeux pétillaient; il avait constamment le sourire aux lèvres. On trouvait en lui la personnification complète de la joie.

Rentré au logis de son père, il apprenait en se jouant le latin à ses sœurs, ou bien il s'amusait à classer les livres donc il avait fait l'acquisition chez le libraire du quai des Augustins, avec l'argent des tinés à ses menus plaisirs.

Il commença dès lors à former cette

bibliothèque précieuse qu'il montrait fièrement aux derniers jours de sa vie, « et qu'il eût léguée à sa ville natale, dit quelque part le bibliophile Jacob, si cette ville ne lui avait pas témoigné tant d'indifférence et même tant d'hostilité »

Balzac n'a pas été plus qu'un autre prophète dans son pays.

Rien n'est facile à expliquer, du reste, comme cette éternelle vérification du vieil adage.

Il y a chez les compatriotes une jalousie instinctive, un absurde orgueil qui les poussent à mettre à l'index les célébrités du cru. La sottise qui a eu le même berceau que le génie ne se résigne jamais à lui rendre hommage. Elle ne comprend pas

que sur le même terroir puissent naître le peuplier superbe et l'arbuste rabougri. Le talent d'un seul cause l'humiliation de tous les autres. On voit la faiblesse nier la force ; le roseau critique le dit-ne, et le cèdre subit les dédains de l'hysope.

« Un tel est illustre, allons donc!

nous avons joué aux billes ensemble ! » Ou bien : « J'étais plus fort que lui en thème ! » Ou mieux encore : « Son père n'avait pas

le sou! »

Nous avons entendu de nos propres oreilles ce dernier et sublime argument donné par un Marseillais à propos de Méry.

Celle injustice du clocher cause aux grands hommes une affliction sérieuse.

lit si doux de cueillir des lauriers sur la terre natale ! Mais ils n'y trouvent que des verges. Le compatriote justifie pour eux un double proverbe et se range à l'opinion de leur valet de chambre.

Pour obéir aux ordres paternels, Balzac, tout en faisant son droit, travailla chez l'avoué Guyonnet de Merville, où il rencontra Scribe, qui n'avait pas plus de vocation que lui pour la procédure.

On nous affirme que Jules Janin remplissait alors, dans la même étude, les fonctions de petit clerc.

Jules, très-enclin à la paresse et à la taquinerie, se serait, dit-on, montré rétif aux courses et aurait eu l'inconvenance de narquer les clercs supérieurs, qui, ja-

loux de leurs privilèges, lui auraient fait exécuter plus d'une lois de brusques pirouettes, afin de lui répondre du bout de la boîte.

Ce mode d'apostrophe , si nous eu croyons toujours les renseignements qu'on nous donne, aurait déplu à leur jeune collègue. Janin se serait enfui de l'étude de M. Guyonnet de Merville, pour s'adonner au journalisme, où son esprit querelleur pouvait s'exercer à coup sûr. sans craindre une application trop directe des réponses.

Mais n'anticipons pas sur l'ordre des faits.

Nous retrouverons trop tôt pour sa gloire celui qu'on nomme ironiquement aujourd'hui le prince des critiques.

20 BAI. Z Ai.

La famille Balzac demeurait rue du Temple, et l'aîné de la maison eut, un certain soir de novembre, à soutenir l'interrogatoire solennel des auteurs de ses jours.

— Quatre mois encore, lui dit son père, et tu entres dans la vingt et unième année. Quel état choisis-tu ?

— Ma vocation, répondit Balzac, me porte du côté des lettres.

— Es-tu fou ?

— Non, c'est un parti pris, je veux être auteur.

— Il paraît, dit madame de Balzac en excitant du regard son mari à la sévérité, que monsieur a du goût pour la misère ?

— Oui, répondit le chef de la famille,

on voit des gens qui éprouvent le besoin de mourir à l'hôpital.

— Honoré, dit madame de Balzac, nos plans sont arrêtés pour votre avenir : nous vous destinons au notariat '.

Le jeune homme fit un geste énergique

de dénégation.

— Mais ignores-tu, malheureux, lui dit son père., à quoi peut te conduire le métier d'écrivain ? Dans les lettres, il faut être roi pour n'être pas goujat.

— Eh bien, dit Balzac, je serai roi !

* On avait retiré Balzac de l'étude de M. Guyemiet de Meville pour l'installer comme clerc chez !;• Passez, ami de famille, et dont il devait être le successeur.

22 BALZAC.

Il fut impossible de vaincre sa résolution tenace.

Où eut recours au système pénitentiaire adopté par les familles, et qui consiste (passez-nous la trivialité du mot) à faire manger de la vache enragée au fils rebelle.

M. et madame de Balzac décident qu'ils iront avec leurs autres enfants habiter la campagne.

Honoré reste seul à Paris, afin d'y exercer la carrière de son choix. Sa bourse, comme on le devine, est garnie très-médiocrement : le manque de fonds seul peut l'amener à résipiscence.

Installé dans une pauvre mansarde, voi-

sine de la bibliothèque de l'Arsenal¹, il travaille avec un courage surnaturel, au milieu de privations de toutes sortes et sans rien perdre de sa gaieté. Les lettres qu'il envoie à cette époque à ses sœurs sont des chefs-d'œuvre de naïveté comique et d'enjouement.

Sa mansarde, ouverte à tous les souffles de l'hiver, lui occasionne des maux de dents affreux. Il a les joues enflées par une fluxion perpétuelle.

¹ Rue Lcsdiguières, n° 7. Balzac demeura ensuite rue du Roi-Doré, puis rue des Marais-Saint-Germain. En 1827, il s'installa rue de Tournon, n° 2, dans la maison de Henri de la Touclie, avec lequel il se lia d'amitié. En 1830, il logeait rue Cassini. Ce fut là

qu'il écrivit Gobseck et la Peau de Chagrin. Depuis, il a tour à tour habité la rue Saiut-Honoré, Chaillot, Vii'e-d'Avray, Passy, et enOn ce petit hôtel des Champs-Élysées où la mort est venue le prendre.

i Ah! ma pauvre Laine, écrit-il, si tu me voyais, tu ne me reconnaîtrais plus : je suis un Pater dolorosa ! i

Comme tous ceux qui débutent en littérature et qui ont encore l'imagination farcie des souvenirs de collège, Balzac se met à composer la tragédie de rigueur. Il dresse le plan d'un magnifique Cromivell en cinq actes, el nous avons la chance heureuse de pouvoir offrir à nos lecteurs quelques extraits de ce plan curieux, écrit en 1819 de la main de Balzac lui-même.

c Du respect, mademoiselle! (C'est kmjellrs i sa chère Laure qu'il écrit.) Sophocle cadet vous parle. Écoute, ingénue ! Dans la première scène du premier acte, on voit entrer la reine Henriette, accablée de fatigue et ayant dépouillé les vêtements prestige de la grandeur. Elle arrive, soutenue par le fils de Strafford, dans Westminster. Strofford, tout en larmes, lui décrit les

•ouveaux malheurs, et finit par lui dire que Charles est prisonnier. Tu juges l'élan de la jreine, qui veut qu'on la conduise à son époux Ipour partager sesfers et le défendre. — Scène II.

— Au moment où Strafford conduit la rein».-, ap-

nf Cromwell et son gendre Ireton. Straf- Ibrd fait cacher la reine. — -Scène III. — Les conjurés arrivent, et l'on discute si l'on feu mourir ou non le roi. Cette scène sera fort vive. Flirtai (honnèle garçon) défend la vie du roi et dévoile l'ambition de Cromwell. — Scène IV. — CfromweM rassure les conjuré? sur les

craintes Ljpe leur a inspirées Pairfax, et l'on convient de faire mourir le roi. — Scène V. — A ce moment, la reine indignée (elle a tout entendu) s'élance, !et tu juges!... quel discours! [Elle sort.) — Su": ne VI. — Cromwell et ses amis sont ravis; t'est une victime qui leur manquait. (Ils sortent)

ACTE II (toujours dans Westminster

Scène Ire. — Le roi se^il (dans sa prison' fait un monologue... ah!... aux oiseaux ! — Scène II.

— La reine vient trouver le roi. (C'est là où il faut du talent !) Expansions. La reine rend compte de ses démarches. (Que de difficultés! l'amour

IG BALZAC.

conjugal sur la scène pour tout po'age! mai? il faut qu'il embrase la pièce), » etc., etc.

Tout le reste du plan est de la même candeur et du même style.

On aime à assister aux premiers tâtonnements de ce beau ^énie, qui, certes, n'était pas là dans sa route. Il se fourvoyait en essayant de parcourir les sentiers de l'art dramatique, beaucoup trop étroits pour les allures puissantes de son imagination.

Sfâsac, après avoir expliqué en détail le plan de Cromwell à sa sœur, termine de la sorte :

« Si tu as quelques belles pensées, communique-les-moi. Garde les jolies, il ne me faut que du sublime. Ma tragédie sera le bréviaire

des ruines et des peuples; je veux débiter par un livre l'œuvre ou me tordre le cou.

à Il est déjà une heure du matin, et j'en ai encore à t'écrire. (Je ne l'intitule pas Charles I^{er} pour ne pas effaroucher S. A. R. duchesse d'Anjou.) Si je m'écoutais, je couvrirais une rame en décrivant.

' à Ce qui me coûte le plus, c'est l'exposition. Il y a à Liège le portrait de Cromwell, et Bossuet m'échappe. Cependant j'ai des vers déjà tournés... ah! ma sœur, ma sœur! si je suis un Pradon, je me pendrais! »

! À quelques mois de là, Balzac, avant terminé ses cinq actes, vint lire à sa famille.

Il avait invité quelques personnes capables de juger l'œuvre, entre autres Stanislas Andrieux, professeur de littérature au Collège de France.

Autour de l'Anaximandre, de Junius Brutus, et de Lepidus : huit autres pièces.

Celui-ci, la lecture achevée, déclara, d'un ton de pédagogue et en présence même du jeune auteur, que la pièce ne révélait chez celui qui l'avait écrite aucun germe de talent.

Sous le coup de cette critique brutale, Balzac retourna dans sa mansarde, humilié sans doute de voir condamner son œuvre,

mais en appelant au travail et à son courage pour infirmer la décision d'un juge trop rigoureux, et peut-être jaloux.

Il renonça au laurier tragique et se lit romancier.

Bravant la souffrance matérielle et riant au nez de la misère, il écrivit quarante volumes, publiés tour à tour par ces éditeurs-vampires qui se tiennent au berceau

itu génie et l'étouffent dans leurs embrasements avilies. Ils ont pour système de Lisser mourir un auteur de faim, l'exploitent à leur aise, vendent ses livres sous le manteau, presque toujours avec un Leudooyme l, ou à la faveur de quelque préface parasite, et lui enlèvent toute sa (publicité, toute sa gloire.

— Tu le vois, dit M. de Balzac à son fils, tes efforts sont infructueux. Un homme qui arrive à l'âge de vingt-cinq ans sans pouvoir gagner par son travail

1 Les premiers romans de Balzac ont été publiés sous les noms de lord B'hoone, anagramme d'Honoré, et d'Horace de Saint-Aubin. Ces romans avaient pour titre Arfioiv le Pinte, la Dernière Fée, le Sorcier, Yhrail te. Jane la paie, le Vienne 4<s Aidâmes, Jean Louis, V Héritier ** liai nue, etc., etc.

r.û BALZAC.

l'argent nécessaire à sa propre subsistance est dans une fausse route.

Le jeune homme soupira.

Bien certainement il n'était pas convaincu; mais il sentait qu'il se brisait la tête contre une muraille de bronze. Par un suprême

effort d'énergie, il résolut d'arriver à la fortune et à l'indépendance pour avoir enfin le droit d'écrire.

Un ancien camarade de collège lui prêta des fonds et le mit en mesure d'exploiter une idée de librairie assez féconde. Il s'agissait d'imprimer en un seul volume compacte les œuvres de Molière, et. en un second volume pareil au premier, celles de la Fontaine. L'affaire présentait toutes les chances de succès possibles.

I Balzac écrivit une introduction remarquable en tête de chaque volume, et les publiés.

Mais il avait compté sans le mauvais vouloir des libraires. Aucun de ces derniers, pour nous servir d'une expression reçue, ne poussa à la vente. L'édition défectueuse tomba au rabais, et Balzac vit s'engloutir la somme qui lui avait été coulée.

I Son ami ne se découragea pas. Il lui prêta de nouveau de l'argent pour l'aider [se relever de cette perte.

.M. de Balzac père, heureux de voir enfin son fils marcher dans une autre voie, lui-même trente mille francs, destinés à l'achat d'une imprimerie.

Voilà donc notre romancier lancé corps perdu dans toutes sortes d'entreprises typographiques.

Établi rue des Marais-Saint-Germain.

n° 13. il monte douze piéces, organise une fonderie de caractères, donne à toute sa maison l'activité la plus merveilleuse et croit enfin sortir vainqueur de sa lutte avec le sort.

.Malheureusement, à cette époque, la Restauration menacée s'imaginait échappée.

perau péril en muselant la presse, en imposant à la librairie entrave sur entrave. Un fonds de roulement de cinquante un soixante mille livres eût été nécessaire au jeune imprimeur pour attendre des lem] s moins rudes. Il ne le trouva pas, et fui

oblige '• vil prix mi matériel qui

a fait la fortune d< esseurs¹.

Balzac revint à la littérature, non plus seulement pour vivre, mais pour payer les dettes qu'il avait conlra< I '

Au lieu d'abattre les gr odes âmes, le malheur double leur énergie. La foi, chez l'artiste comme chez le chrétien, soulève les montagnes, et nous allons voir tout à coup resplendir, au plus haut du ciel littéraire, cette gloire si lente à son aurore.

Un libraire non vampire, M. Levain*, édite les nouvelles œuvres de Balzac Il rengage à les signer de son nom.

1 M Deberny, acquéreur de la fonderie de carac-

5i BALZAC

Le Demie) Chouan, la Femme de trente ans, les Deux Uêves, la Maison du Chat qui pelote, le Bal de Sceaux, publiés de 1827 à 1829, commencent à rendre populaire notre patient écrivain, et la Physiologie du Mariage achève d'asseoir sa renommée sur une base solide.

Dès ce moment, il ne s'arrête plus Ses nuits et ses jours sont consacrés au travail. Il absorbe à chaque page qu'il écrit gorgée d'essence de café, ohasse le sommeil et se brûle le sang: mais que de chefs-d'œuvre ! que de conceptions admirables 1 Gobseck , la Vendetta , la Peau de Chagrin , Sarrasine Lou;s Lambert, Y

Illustre Gaudissart, le Médecin de Campagne, Ferragus, Eugénie
Grau 'phi ta , la Duché-

Langeais, le Père Goriot, la Recherche

de l'absolu, Un grand homme de province à Paris, le Lys dans
la Vallée, le Curé de Village¹ et vingt autres romans, en tout plus
de soixante volumes, paraissent dans un intervalle de six années.

Et Balzac n'a jamais eu de collaborateurs!

Et ses plus grands ennemis n'osent pas soutenir qu'une ligne,
une seule ligne étrangère, soit venue, à aucune époque, déshono-
rer son œuvre.

Tout lui appartient, à celui-là !

Jamais il n'a mis son nom glorieux

¹ Tous ces livres ont eu d'innombrables éditions et uiiit fait la
fortune de beaucoup de libraires, parmi lesquels bous citerons H.
Hippolyic Souverain.

comme estampille sur le livre d'un mitre, afin de l'offrir à ses
lecteurs en contrebande : jamais il n'a passé avec le journalisme d
impudents

que nous avons vu conclure à la lion»

lettre- françaises. La n'aura pas

à faire an triage dans les volumes signés de lui pour les ren Ire
aux véritables auteurs et venger la morale publique.

Nous répéterons ici avec Victor Hugo :

« Ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poète, a vécu parmi nous d'une vie d'orages, de luttes, de querelles et de combats. »

En effet, dans tout le cours de son existence. Balzac eut constamment à fendre.

aux pieds du colosse,

dit à l'en tour a

à rabattre. A droite et à gauche de la pâle furie, messieurs les critiques

ont gratter de leur plume le piédestal d'airain.

est « qu'un imitateur maladroit et confus de Rôtit' de la Bretonne et de Ducray-Buminii1. » — N'est-il pas vrai, monsieur Philarète Chasl

« Il a écrit, sous un faux nom, des excentriques dont le quai de la ^\o-

* Dictionnaire de la G...Il •

ment, * re édition, p. M5. L'auteur de l'article se dis-

...?; mais l'éditeur a rétabli dans la 2e édition Philarète Chasles ses lettres.

Lille même ne voulait pas se charger; il se (raîne dans les tombeaux d'Anne Radciiiiië, dans les blasphèmes de Pigault- Lebrun, dans les drôleries de Paul de Kock ; il tourne incessamment dans le même cercle d'aventures vulgaires et triviales1. » — N'est-il pas vrai, seigneur J i . * — - Janin?

Cette aimable et judicieuse critique est bien de vous.

Avant l'article que nous citons, vous aviez lancé dans les jambes du père d'Ewgénie Grandet beaucoup d'autres phrases

1 Journal des Débats du 18 février 1843. Ou n'attaquait pas seulement Balzac au sujet de ses œuvres, on lui contestait jusqu'à son nom. « Ah! s'écria-t-il un jour, \ous prétendez que je ne descends pas des Balzac c T. gués? eh bien, tant pis pour eux!»

du même genre ; vous prétendiez démolir Balzac (nous n'inventons pas l'expression); vous grattiez le piédestal du bout de votre plume ; vous vous dressiez aussi haut que possible pour atteindre à la cheville du néant, et vous lui enfonciez dans le talon voire lance de pygmée.

Balzac se retourna, vous prit pour une mouche, et continua d'écrire.

Il ne daigna pas même vous administrer la correction pittoresque des anciens clercs

de l'élude. Que lui importait votre sentiment? Pouviez-vous abaisser sa taille à la votre et mettre la Peau de Chagrin au niveau de Y A ne mort? Non, certes. Il vous imposa silence, à vous et à la tourbe

des Zoïles, en prononçant ce Fiat lux sublime Je sa création :

Comédie humaiheI

Un seul mot a suffi pour vous terrasser, ô critique imberbe et pansu ! Que diable alliez -vous frirer près de ce foyer lumineux, grosse phalène imprudente".' ■

Comédie humaine ! êtes- vous ébloui? Le rayon vous semble-t-il assez

étincelant? Y voyez-vous mieux? Tout est classé, tout s'arrange, tout converge à un même but avec un ensemble parfait *.

1 La Comédie humaine se divise en huit grandes séries : 1° Scènes de la vie privée; 2° Scènes de la vie de province; 5° Scènes de la vie parisienne; 4° Scènes de la vie politique; 5° Scènes de la vie mi Usure; 0° Scènes de la vie de campagne; 7° Études philosophiques 8° Études analytiques*.

C'est le cercle d'aventures triviales et

Vulgaires dont vous parliez tantôt, soi gueur Jauin. Vous aviez mal choisi vos

éuillhètes, vous étiez aveugle ; votre critique marchait à tâtons dans les ténèbres, et voici le grand joui'. La société moderne

tout entière est en scène. Regardez! vous êtes au nombre des personnages.

Place ou théâtre, illustre critique, et laissez-vous passer!

Notre cadre ne nous permet malheureusement pas d'entrer dans tous les détails qu'exigerait une sérieuse appréciation des œuvres du grand romancier. Un in-octavo suffirait à peine à la tâche. Nous sommes donc obligé de nous restreindre et de tracer seulement quelques-uns des

traits les plus caractéristiques» de ce beau talent.

Balzac est le Benvenuto Cellini de la littérature- moderne : il a sculpté ses Rrfs avec une patience admirable: toutes ses phrases

sont ciselées; il excelle, passeznous le mot, dans la fonte des passions et coule ses personnages en bronze.

Depuis Molière, aucun auteur n'a plus profondément exploré le cœur humain.

La femme , cet éternel désespoir du peintre de mœurs, cet être fugitif et mystérieux, celte fleur aux mille nuances insaisissables, ce gentil caméléon aux reflets îi variés et si trompeurs, la femme a trouvé tout à coup son naturalise, sou Jiisloïien, son poêle. Elle lui a donné le

BALX V .

Iteret de ses joies et de ses misères; elle lui permet d'expliquer ses mignardises,

?es chatteries, ses dédain, ses préférences, >es caprices et ses bonheurs. Chacune dos panses de ce grand livre, dont notre mère Eve a écrit la première ligne, est traduite fidèlement par Balzac. 11 déchiffre les hiéroglyphes les plus obscurs du sentiment.

Son scalpel met à nu les fibres les plus élicates de la pensée. 11 dissèque le cœur le la femme, en analyse toutes les palpitations, toutes les tendresses: il nous montre lans leur exquise et parfaite essence les idorables qualités qui la distinguent : puis cherche les défauts, il les surprend tour I tour avec une pénétration merveilleuse. L'ombre succède à la lumière, et, sous 'enveloppe de l'ange, on découvre quel-

quefon le .Ruses du sourire, per-

fidie- du geste, diplomatie du regard, rien n'échappe à cet anatomiste habile. Le génie de la création lui-même semble lui avoir

donné la clef de tous ses mystères '. Quand on compare les femmes de Bal-

1 H. de Balzac a reçu dans sa vie dix ou douze mille le, i o-squise reconnaissaient dans ses

livres et lui témoignaient leur admiration. Les femmes ont contribué beaucoup à le mettre à la mode. Où se rappelle le livre de madame de Girard:n qui a pour litre la Canne de il. de Balzac. « Celte fameuse canne, dit noire ami Champflenry, Ij d'.iiiière des cannes à glands connue, et q; censément les dalles

du trottoir de la porte Saint-Martin aux jours mémorables de la représentation de Tragaldalas. » Champfleury connaissait beaucoup Balzac. Hélaît uu des plus grands admirateurs de sou talent descriptif. Deux :/;ois avant sa mort, le célèbre écrivain, recevant la visite de sou jeune confrère, lui fit voir pour la première fois sa galerie de tableaux. «Eh! s'écria Cbam;fleury en se frappant le front, je conna's cela! Attendez doue. mais oui, par-bleu î cest la galerie du Cousin Pons! »

zac aux femmes de George Sand, on y trouve toute la différence qui existe entre

la saine logique et le paradoxe, entre la vérité et le mensonge.

Balzac instruit, madame Sand trompe.

Le premier moralise, la seconde atteint un but absolument contraire.

Toutes les Indiana et toutes les Valentine du monde pâlisent devant Renée et Louise, ces types délicieux que nous ©firent les Mémoires de deux jeunes mariées.

On ne cherche pas longtemps la clusion morale de ce livre.

Madame Sand, à qui Balzac l'a dédie ironiquement, a dû comprendre tout d'abord que l'amour exalté de ses héroïne-

u'enfante que perdition et malheur. Renée se sauve de l'amour par la maternité et vit heureuse, tandis que Louise est tuée par l'amour, parce qu'elle n'a pas eu ia ma tenu té.

Balzac n'tiimait pas George Sand. I! disait d'elle :

— C'e^tun écrivain du genre neutre. La nature a eu des distractions à son égard : elle aurait dû lui donner plus de culotte et moins de style.

Dans ses relations avec la châtelaine du Berri , l'auteur de la Peau de Chagrin se montrait d'une réserve et d'une froideur extrêmes. Elle le jugeait par conséquent Ires-mal. Nous sommes obligé de nous inscrire en faux contre les phrases sui-

ites que nous trouvons dans une préface née d'elle :

« La vie de Balzac était, à l'habitude, •elle d'un anachorète, et, bien qu'il ail Écrit beaucoup de gravelures, bien qu' j1 tit passé pour expert en matières de gainteries, bien qu'il ait fait la Physiologie lu mariage et les Contes drolatiques, il 'tait bien moins rabelaisien que bénédictin. Ce grand anatomisle de la vie laissait noir qu'il avait tout appris, le bien et le mal. par l'observation du fait et la contemplation de l'idée, nullement par l'expérience. »

Madame Sand trahit ses rancunes secrètes

Nous croyons, et le plus grand nombre

tfl liALZAC.

mmes qui ont connu Balzac partagent notre avis, que la contemplation de l'idée seule ne lui a pas donné cette science du cœur féminin que l'homme n'acquiert jamais sans approfondir l'amour. Si expérimenter les joies et les dégoûts, les transports et les fatigues.

Puisque madame Sand se disp publie ses Mémoires, ce qui nous semble parfaitement inutile au point de vue de . ment de la jeunesse, il est bon

de mettre le lecteur en garde contre les appréciations plus ou moins injustes auxquelles elle pourra se livrer.

Cependant Balzac, malgré le succès de ses livi nrichissaif pas.

Il t!

hop de lenteur. Jamais il n'était content de lui-même. Un de ses romans, Pierrette, fut remis quatorze fois sur le chantier.

— Mais, lui disait l'imprimeur, vous

allez avoir pour dix-huit cents francs ou ileux mille francs de corrections.

— Qu'importe? répondait Balzac, allez toujours !

On lui obéit ; il ne s'arrêta qu'à la vingtseptième épreuve.

Pierrette était dédiée à la charmanto femme qui devait un jour porter son nom * ; il voulait lui envoyer tout son talent avec tout sou cœur. Les corrections du livre

Hnska.

dépassèrent le prix de vente de trois ou quatre cents francs.

Certes, il était difficile que Balzac payât ses dette- avec un pareil système.

a I! poussait si loin le mérite de la vérité et de l'exactitude, dit le bibliophile Jacob, qu'il ne dépeignit jamais un pays sans l'avoir visité, et qu'il ne craignait pas de faire un voyage pour voir une ville, une rue. un lieu quelconque où il voulait placer les scènes de son drame. De là ces merveilleux tableaux do logis Grandet à Saumur, et de la maison Rouget à Issoudun. II. de Balzac était peintre à la manière de Gérard Dow, de Miens et de Rembrandt.

»

Les voyages d'une part et les correc-j

BAL2 m

tions de l'autre absorbaient tous les bénéfices de la plume ; le gouffre des dettes ne se comblait pas.

Ahuri par les clameurs de ses créanciers, Balzac avait des moments de tristesse profonde, que la douce affection des siens s'appliquait à dissiper.

Presque chaque soir, il dînait chez sa sœur Laure, établie à Paris avec son époux et ses deux filles.

— Voyons, mes gazelles (il appelait ainsi ses nièces), dit-il un jour en entrant, prêtez-moi du papier et un crayon. .. Vile ! vite '.

Ou lui donna ce qu'il demandait.

Il passa près d'une heure, non pas à terire des notes, comme ou se l'inuisiue

52 BALKAC.

peut-être, mais à aligner des chiffres les

uns sous les autres et a les additionner.

— Cinquante-neuf mille francs ! murmura-t-il , je dois cinquante-neuf mille francs ! Il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle ou à me jeter à la Seine.

— Et le roman que tu as commencé pour moi, tu ne l'achèveras donc j

lui dit en pleurant sa nièce Sophie.

— Cher ange !... En effet, j'ai tort de me décourager de la sorte. Travailler pour

ila me portera bonheur. Voyons, plus d'idées sombres! J'achève ton roman, c'est

1 Balzac défendait à ses nièces de lire ses œuvres.

Il com; /> Mirouet, un

. le et chaste livre dont tooics les pages soni

empreintes dn sentiment chrétien le plus par, ce qu

us n'a pu lui rendre ni M. Veoillot ni M. d<

BAIZAC. 53

un chef-d'œuvre, je le vends trois mille écus, les éditeurs me proposent des traités superbes... A merveille! Je pave en deux ans tous me> créanciers, je vous amasse une dot, et je suis pair de France ! Voilà qui e>t convenu, dînons !

— Et les places de théâtre que tu nous as promises, mon oncle ?

— Tien-, justement je les ai dans ma poche! Nous irons au Gymnase.

— Mais tu n'es pas habillé.

— Surville rne prêter son habit...

N'est-ce pas, Surville?... A table, mes gazelles, à table !

Le dîner fut d'une gaieté folle.

Balzac ne pensait plus au chiffre de ses dettes. On apporta du bordeaux et des marrons au dessert.

— Habille-toi donc, mon oncle! crièrent les jeunes filles: nous serons en retard!

— C'est juste, dit Balzac, se levant de table et passant] oui faire toilette dans une pièce voisine.

La porte restait entr'ouverle. Au bout de quelques minutes, il cria :

— Eh! Surville, laisse-moi du bordeaux !

— Diable ! fil son beau-frère, la bouteille e>t vide, nous avons tout bu ; mais je vais descendre à la cave.

— Non, non, ne te dérange pas. S'il n'y a plus de bordeaux, je mangerai des marrons en place.

Et toute la famille d'éclater de rire à cette lionne et grosse naïveté.

Si nos lecteurs trouvent ces anecdotes?

puériles, Lien certainement ils auront

tort, car elles peignent Balzac au naturel.

La Providence, à côté des traverses sans nombre et des inquiétudes dont fut semée sa vie, lui donnait ce caractère heureux sur lequel glissait le chagrin. Une minute de joie effaçait chez lui des heures de désespoir et lui rendait tout le ressort nécessaire à ses travaux.

Souvent il jouait avec ses nièces pendant des jours entiers, comme Henri l\ faisait avec ses enfants. Quand sa sœur le grondait de perdre ainsi des moments précieux, il s'écriait :

— Tais-toi. Pétrarque¹! Il faut que ma tête se soulage, sans quoi je deviendrais cerveau!

Les douleurs de dents qu'il avait gagnées dans sa froide mansarde de la rue Lesdieuïères le tourmentaient encore. Il refusait de se soigner, prétendant que, les loups n'ayant jamais recours aux dentistes, les hommes devaient être comme les loups.

— Allons donc ! tu manques de courage, et tu n'oses pas te faire arracher une dent '. dit sa sœur.

— Par exemple! J'en ai là une qui

' Il lui donnait plaisamment ce nom, parce qu'elle s'appelait Uure.

DALZAC. S7

branle ; donne un bout de fil, tu verras h je ne l'extirpe pas moi-même!

Il se mit en devoir de procéder à l'opération ; mais il y allait avec tant de délicatesse et de mesure, que sa sœur, impatientée, se précipita sur la main qui tenait le fil et arracha, par l'effet de cette brusque secousse, la canine malade.

— C'est bizarre! dit Balzac ; il paraît que je ne lirais que moralement .

L'esprit de réplique et d'à-propos ne lui manquait jamais. Il lançait tout ce qui lui venait aux lèvres , accompagnant ses saillies de ce gros rire tourangeau qui l'a fait comparer à Rabelais, son joyeux compatriote, avec lequel, n'en déplaise à madame Sand, il a plus d'un trait de ressemblance.

58 BALÎ

mmela littérature ne lui fiorn

6ment pas de quoi payer ses dettes, Balzac se creusa l'imagination pour arriver à la découverte d'une industrie capable de l'enrichir.

Lisant un jour Tacite, et voyant que les Romains avaient exploité jadis en Sardaigne des mines d'argent, il se frappe le front et s'écrie :

— Je suis millionnaire 1

plus de retard, il emprunte cinquante francs, court à Marseille, s'embarque sur un bâtiment génois et communique son idée au capitaine, qui la trouve délicate. Il est de toute évidence que les Romains; peu versés dans l'art de la chimie n'ont dû souffrir que médiocrement

mines. Balzac s'assure du fait à son arrivée en Sardaigne, rapporte du minerai à Paris, acquiert par l'analyse la preuve qu'il renferme encore beaucoup de métal, et demande au gouvernement sarde l'autorisation de glaner après les Romains.

On lui répond qu'il est trop tard.

Le capitaine du bâtiment génois a trouvé l'idée si bonne, qu'il s'est hâté de solliciter à son profit la susdite autorisation.

Victime de cet abus de confiance, Balzac ne se déconcerte pas et cherche d'autres moyens de conquérir la fortune.

Si M. Dutacq, ancien gérant de la Siè'h'.

veut y mettre de la franchise, il conviendra (Ille, deux mois durant, sous un ber-

ceau des Jardies¹, loin des regards indiscrets et dans le plus profond mystère, l'auteur de la Comédie humaine et lui se sont torturé le cerveau pour résoudre le vieux problème du mouvement perpétuel.

Un soir, Balzac bondit comme Archimède en s'écriant : « Eureka ! Je l'ai trouvé ! »

Séance tenante, il fait signer à Dutacq que la découverte leur appartient en commun.

Celui-ci donne son parafe de graw cœur.

Mais , hélas ! après avoir étudié plu

1 Mi son de campagne que Balzac habitait alors Ville d'Avrav.

BALIAC. 01

scrupuleusement le système, Balzac y reconnaît un vice, et son associé reçoit, le lendemain, le billet suivant:

N'y comptez plus, il manque deux chevaux à la machine.)?

Un plan condamné, Balzac se rejetait eut un autre. Tantôt il cultivait des ananas pour se faire deux cent mille livres de rente, oubliant que ces fruits exotiques ne peuvent mûrir sou^ notre, froid soleil ; tantôt il se livrait à des combinai-ons mathématiques on ne peut plus savantes, avec l'espoir d'en trouver une au moyen de laquelle il ferait sauter les banques de Bade et de Hombourg.

Jules Bandeau lui venait eu aide dans

la recherche de ce paroli puissant qui démit leur amener des montagnes d'or.

« Eurêka ! je l'ai trouvé 1 cria pour la seconde fois Balzac, ivre d'espoir.

— Oui., mais le double zéro? vous n'en avez pas tenu compte, lui dit Sandeau. Tout s'écroule, c'est à recommencer.

Sans le double zéro, les banques d'Allemagne auraient vu leur dernier jour.

Balzac renonça définitivement à ces Cous rêves¹. On lui fit comprendre qu'il était plus simple de chercher la fortune

sa dernière fantaisie de <v genre fut d'aller en Corse cultiver l'opium, il élaborait avec un soin ex-

BALZAC. t₃

u sein du domaine littéraire, dont il avait libre exploitation.

— Créez un journal, une revue, lui (liaient ses amis ; voire nom seul amènera les souscripteurs par phalanges.

Balzac suivit ce conseil.

Mais une chance fatale s'acharnait après lui et paralysait tous ses efforts. LeFeuilleton littéraire, la Revue parisienne et

l'écouter, de ne pas partager ses illusions; il m'ignorait son auditeur, il le tenait pantelant sous l'action de sa parole et de son regard. Dutacq se sauva un jour les Jardies en s'écriant : « Ma parole d'honneur, il ne rendra fou comme lui ! » Edouard Ourliac, Lassailly, Sérard de Nerval, Laurent Jan et le marquis de Belloy ins de cette p

de Balzac. On ne pouvait pas coller - atious vous emportait dans les es-

ait, il donnait le vertige.

a BALZAC.

la Chronique de Paris moururent outre ses mains.

Il était trop artiste.

Quand il écrivait lui-même de bonnes et consciencieuses pages, quand les M^{rs}, les Théophile Gautier, les Charles Daudet¹, les Chaudesaigues, les Gustave

Planché répondaient à son appel et lui prêtaient leur concours, il croyait avoir assez fait pour le public. Il ne giranlinisait pas ses lecteurs; il regardait comme

indigne de lui-même et de sa gloire de recourir à toutes les promesses mensongères de l'affiche, à toutes les bourdes de :ice.

7ac, pour s'al

ânes que celui-ci devait fi b Revue de Paris

Balzac était un de ces hommes naïfs, faciles à duper, mais incapables de duper personne. Il avait la confiance et la bonhomie d'un bourgeois de province.

On lui présente, un soir, à la Chronique de Paris, un très-jeune homme qui veut, dit-on, commanditer l'entreprise.

Balzac invite ce jeune homme à dîner en compagnie de tous les rédacteurs de la Revue. Son convive est traité en prince. Le Champagne mousse, les bouteilles se vident, l'esprit court en fusées d'un bout de la table à l'autre. Après le café, le prétendu commanditaire se lève et dit à l'illustre rédacteur en chef:

— Eh bien, monsieur de Balzac,

voilà qui est entendu, j'en paie à papa !

Ce / en parlerai à papa produisit sur les dîneurs l'effet du manège théâtral. Balzac avait pris le collégien candide pour un bailleur de fonds sérieux. On lui eût affirmé, dans ses mo-

ments de gène, qu'un sac d'or lui descendrait de la lune, à minuit, qu'il aurait tendu les deux mains pour le recevoir.

La Chronique perdait des abonnés chaque jour. Elle publiait en vain des chefs-d'œuvre ■ : il y avait autour d'elle, dans la presse parisienne, une légion de charla-

1 B zae donna dans cette revue le Cabii. et de » An- . Ecce Homo, {l'Interdiction et la Perl » brisée*

liALZAL. BTi

tans qui faisaient rage sur leurs tréteaux et vendaient, à grand renfort de coups de tam-tam, leurs drogues politiques et littéraires, au détriment des saines élucubrations de Balzac et de ses amis.

L'auteur du Lys dans la Vallée travailla dix-huit mois pour ajouter vingt-cinq mille francs de plus au chiffre de son passif.

Il en devait dix mille à l'ancien propriétaire du journal '.

Celui-ci, gêné lui-même, fut obligé de poursuivre rigoureusement son débiteur et

le menaça de la contrainte par corps.

* M. Diukiit, aujourd'hui rédacteur en chef du Weti i i i e de l.i Co icnailon.

Mais Balzac était introuvable.

Le garde du commerce chargé de le prendre venait de passer trois semaines en courses inutiles, quand une Ariane vindicative /elle mériterait bien de voir écrire

ici son nom en toutes lettres» se présenta chez le créancier et lui dit :

— Monsieur, von- fuies chercher M. de Balzac. Or j'ai un intérêt très-grand à ce que M. de Balzac soit conduit en prison (charmante femme!), et je vais vous faire connnître le lieu de sa retraite : il demeure un Champs-Elysées, à l'hôtel de madame Visconli.

Bien n'était plus exact que ce renseignement.

Deux heure- après, l'hôtel était cerné.

Balzac, interrompu au milieu d'un chapitre de roman, vit entrer deux recors, armés du gourdin traditionnel. Ils lui signifièrent qu'un fiacre attendait à la porte.

Une femme avait trahi notre écrivain, ce tut une femme qui le sauva.

Royalement hospitalière, madame Yisconti jeta dix mille francs au nez des recors et leur montra la porte.

Guéri à tout jamais des entreprises industrielles, Balzac se remit au travail avec cette énergie victorieuse et cette passion du beau qui sont les deux traits les plus saillants de sa nature.

Outre les œuvres mentionnées précé-

déminent, il publia, de 1837 à 4 8 5 0 , la Vieille Fille, le Cabinet des Antiques.

César Birotteau , la FUandière, Une Fille d'Eve, Mercadet. Vautrin l. les Ressources de Quinola , Une Ténébreuse Affaire. Béatrix, Albert Savants, Un Début dans la Vie. Honorine, et cette

admirable Monographie de la Presse parisienne -, qui le vengea d'un seul coup de tant d'agressions odieuses.

1 Drame en cinq actes, dont Frederick Leniaître jo:a le principal rue. Le ministère prétendit que l'acteur s'était grîmé de manière à ressembler à Louis-Phi! p^e. On de.eadit la pièce.

• Nous ne citons que les principaux ouvrages impri- R> On trouvera la liste complète des œuvres de M. ic Blzoc eu lèle de la inagnilique édition Hojssiaux Cet e édition contient quatre-vingt-dix roman» ou nouvelles, et représente plus de cent vingt \u lûmes ordin lîres de cabinet de lecture. M. Dutacq

lêpare une édition spéciale des Coules drolatiques,

BALSA

A l'exemple île tous les hommes d'un talen! supérieur, et qui se trouvent, \ ■■ même, au-dessus de l'injure, comme le soleil se trouve au-dessus des nuages, Balzac méprisait profondément celle tourbe dî'crivassiers qui s'agitent dans les limbes du petit journalisme.

— Ce sont les punaises de la littérature, disait-il : on les écrase quelquefois parce qu'elles mordent; mais on ne se met pas en colère contre elles.

avec illustrations de Doré N'oublions pas de dire qu'un inve-siie.iif ur patient vient de réunir en u>>>e sorte de faisceau lumineux touies les Pensées de Baizar, recueillies pieuseu ont dans

ses œuvres complètes. Da au:re a dressé la liste do tous les juges de la Comédie humaine ; ils sont au nombre de cinq mille.

Harcelé sans cesse , il se défendait avec calme, sans descendre de la hauteur de son génie. L'introduction du Lys dans la Vallée est une preuve de ce que nous avançons. Balzac l'écrivit à l'époque de son procès avec M. Buloz l. Aujourd'hui que les passions sont éteintes et que la mort a séparé les adversaires, le survivant peut dire si une seule page de cette introduction est tachée de fiel.

En 1854, on décida l'auteur du Père Goriot à sonder le terrain académique.

C'était grave. Il avait de ce côté-là plus

* 185G. — M. Buloz avait fait paraître une édition in- ; complète du Lys de la Vallée dans le Journal de Saint' Pclersbouro. sins l'aveu de M. de Balzac

BALZAC. :b

de jaloux encore et plus d" ennemis que partout ailleurs.

Ne voulant pas s'exposer directement à |es rebuffades, il lit pressentir sur sa candidature trois académiciens qui passaient pour de chauds meneurs en matière d'élections. Ceux-ci ne parurent pas décidés le moins du monde à lui ouvrir les portes du temple. Le plus influent des trois appuya son refus de cette magnifique raison :

— Que voulez-vous? II. de Balzac nest pas dans un état de fortune convenable.

A cela Balzac répondit :

— Puisque l'Académie ne veut pas de mon honorable pauvreté, plus tard elle se passera de m.n richesse.

11 était convaincu que la fortune allait enfin lui sourire.

Ifjlas! il la fit effectivement apparaître, mais derrièie elle se tenait k mort !

Balzac devait être la victime du mauvais goût de son époque. 11 fut assassin* par le mercantilisme littéraire, auquel, d< jour en jour, la complicité de certain journaux donnait plus de force.

On mettait à la mode les romans dialo gués et accidentés, œuvres rapides et folle qui se pliaient aux exigences de la colonne tenaient le lecteur en suspens par des com binaisons stupides de chandelle éteinte, d porte close ou de chausse-trappe béante

renonçaient aux détails de mœurs, à la peinture de caractères, tiraient à ligne, encombraient la place et s'étaient d'un bout du journalisme à l'autre en flasques et désolantes tartines.

Balzac voulut lutter contre cet envahissement et rester lui-même.

Il eût été de force à le faire, si ses ennemis eussent combattu à armes courtoises, c'est-à-dire en opposant plume à plume, travail à travail.

Mais ils avaient juré de lui fermer la lice et de rendre le combat impossible.

C'est alors que nous avons vu marcher en plein soleil et en plein scandale ces marchands éhoulés qui trafiquaient de

l'honneur des lettres, établissaient à tousj" les coins des fabriques de romans, faisaient travailler des esclaves, et signaient sans honte, en face du public, les produits d'une plume anonyme.

Et vous croyez, pirates, avoir impunément écume l'océan littéraire? Non ! non l'heure de la justice arrive.

A genoux, et rendez gorge ! car votre gloire est volée. Nous le crions bien haut afin que chacun le sache.

Vous avez à vous seuls absorbé l'héritage commun.

Non-seulement, par vos manœuvres indignes, les jeunes talents qui voulaient grandir furent étouffés dans leur berceau,

BAL I ÀC. T7

nais encore sur la route du génie vainqueur, du mérite incontestable, du premier des fils de l'art, sur la route de l'art enfin, vous avez semé de criminelles fit raves. Quand il portait ses livres à un journal, il se heurtait contre vos interminables et insolents traités avec le charlatanisme des directions. Se tournait-il du côté des libraires, il trouvait là. comme partout, votre littérature au rabais. Vous Anéantissiez son travail, vous brisiez ses espérances. vous lui voliez sa part dans le budget des lettres.

Il est mort à la peine, sachez-le bien, ce grand homme, ce puissant génie !

Car il travaillait toujours, il tenait à compléter son œuvre, il ne pouvait croire

73 BAUAC

à une dépravation littéraire aussi générale et aussi profonde.

A présent l'opinion le venge, oui, sans doute.

Mais vous n'êtes pas assez punis ; mais écoutez bien ce que nous allons vous dire.

Un jour viendra, ce jour est proche, où vous tomberez dans la déconsidération la plus absolue. Le public tout entier, rendu malade par voire impure cuisine , ne pourra plus ni la sentir ni la manger sans dégoût

Voyez donc, est-ce que déjà le châtement n'a pas commencé !

Mm triomphe sur son glorieux pié-

estai, et vous descendez la pente rapide lui mène aux abîmes de l'oubli.

Pendant cette période honteuse où ercure était devenu le dieu des lettres, alzac imprima des livres qui posèrent presque inaperçus '. Nous citeons Eve et David, Splendeurs et mières des courtisanes, Modeste Mignon, 2s Comédiens sans le savoir, ef les faents pauvres. Ce dernier ouvrage surtout irove que le talent de l'auteur grandisait encore.

On ne s' imagine pas combien Balzac

Ou doit dire, à la louange (le quelques libraires, ■ aigre l'iiuh-nérenre du publie» ils s'appliquèrent on>iair.nent à maintenir Thizae à la hauteur de sa re- ;omnn;v.

était humilié quand un éditeur établissait un point de comparaison quelconque entre ses romans et ceux du mousquetaire Dumas ou du socialiste Eugène Sue.

Voici un fait, dont nous avons été témoin.

C'était pendant l'hiver de 1845.

MM. Maulde et Renou publiaient un

Tableau de la Grande Ville, dont Marc Fournier, directeur actuel de la Porte- Saint-Martin, surveillait la rédaction.

Balzac entre, un soir, dans le cabinet des éditeurs et leur dit :

— Nous sommes convenus, messieurs, que la Monographie de la presse pari'

BALZAC. Kl

sienne me sérail payée à raison de cinq cents francs la feuille.

— C c-t vrai, répondirent-ils.

— J'ai reçu quinze cents francs ; il y a quatre feuilles, c'est donc cinq cents francs que vous restez me devoir.

— Mais vos corrections, monsieur de Balzac, savez-vous à quel chiffre elles montent?

— Il n'a pas été dit que je payerais les corrections.

— San- doute, répliqua M. Renou.

Pourtant je dois vous dire que l'article d'Alexandre Dumas. Filles. Lavettes et C.nm tiennes, a produit également quatre

feuilles. No» n'avons pas donné un centime de plus.

Balzac. tressaillit et devint pâle. Évidemment, pour faire une pareille démarche, il se trouvait dans une grande pénurie 6nan- cière. Mais il oublia tout devant les paroles qu'il venait d'en-

tendre, n'insista se leva, prit son chapeau, et dit avec un accent de dignité solennelle :

— A partir du moment où vous me le comparez à ce . j'ai bien *
lion- I

Deur de voir- saluer!

Il sortit. ! Bu- 1

mus fit gagner cinq cents francs à la caisse | de la Grande

Balzac et Dum it ennemi

DAL.Z t< .

son vivant, l'auteur des Parents pauvres

• pu quelquefois manquer de charité chrétienne envers un homme dont il n'estimait ni le talent ni les -œuvres. Que sa rancune ait été ju^te ou non, peu nous importe. Il est mort, et son ennemi, qui ne l'est pas, ;nt de la

trompette pour lui élever un tombeau.

Ile magnanimité! quelle noble et généreuse initiative !

méchants prétendent que le Moustrelanguiss lit, qu'une réclame monstrme infernal, un ouragan de publicité, devenaient indispensables pour lui rendre un peu de nerf et de vigueur. Mais nous n'en croyons rien.

T< ut le monde a eu tort dans cette affaire, tout le m >;ule, excepté M. Dum

Si BALZAC.

La veuve de l'illustre romancier ne devait pas se plaindre¹, et M. Xogent-Saint-Laurens devait refuser à madame de Balzac,, devant les tribunaux, l'appui de son éloquence. Pourquoi donc empêcher ce bon Mousquetaire de vivre? Ne voyezis qu'il redresse les abus, qui! signale de condamnables oublis, qu'il sp drape p merveille!) dans un pan du manteau de saint Vincent de Paul?

1 L'n article de M. de Fiennes, dnns. le feuilleton SU e. reproduit avec empessenu-nt par le Mousquetaire, affirmait que l'berbe troissaii sur la tombe dt Balzac. Or M. de Fiennes s'était trompe. Ce qu'il aval ir de l'btrbeéait du laurier-tin m, de l'a latent et du jasmin blanc La tombe de Bjlzac a été constant . uement entretenue par sa veuve. o peut inl - - :->sus t>u> les jardiniers du l'ère Lâchais se à côte de Charles Nodier et d

Casimir Dt'avigoe. Sou buste en bronze, m \, \ i n, soumne le faîte du monum nt.

Siuicte Dumas, ora pro ftobis! Saint Dumas, priez pour nous !

Oui, d'Artaanan, tu as raison, mille fois raison. Tu es entré dans une sublime fureur quand un tiers officieux a osé t*apostropher ainsi au sujet du tombeau :

x Vous vous méprenez, mon cher Dumas. Ce que vous faites là manque île doiic;i lame de Balzac n"a donné et î.e veut laisser à personne le soin de faire le monument de son ■tari. Elle est assez riclie pour ie p. ver elle-même; elle s'en occupe. Cessez, de grâce, d'imprimer ie nom de M. de Balzac. Il le faut, même dans voie intérêt : des médisants vont jusqu'à dire que c'est une spéculation, une affaire rfe commerce: que tout ce bruit est au bénéfice du

Mousquetairo bien plus qu'au bénéfice de je ne sais quel tombeau problématique, » etc., etc.

Là-dessus d'Artagnan se place un poing

: G LZA G.

sur la hanche, ; mous*

lâche et s'écrie :

— Par le sang ! par la mort ! vous me la donnez belle! Balzac a été mon ennemi-, son talent m'est antipathique, et eau comme je l'entendrai.

Voilà ma vengeance! L'inscription sera celle-ci : « À Balzac, Dumas son rival ! b (Teituel).

Bravo! d'Ârtagnan, bravo!

Mais, aimable mousquetaire, où eu est

le monument? quand l'ofiiirez-vous à nos ■-: Après tant de bruit, tant d'esclandre, tant d'articles, tant de concours s, tant de lettres sympathiques, tant de dévouements au-^i admirables que le

de souscriptions doit cire pleine.

Où en somme - s les comp-

tes.

Il est Loa de s'entendre. L'ombre de Balzac es! pressée... de voir la Comédie humaine s'achever sur sa tombe.

umas a coupé noire fil bique, raltachons-le. Nous avons Balzac en lutte avec les contrebandes littéraires. Ce noble Clnist de l'art avait, comme le Christ du Golgotba, des larrons à sa droite et à sn gauche. Par malheur, ceux-ci n'étaient bas crucifiés; leurs mains étaient libres, ils s'en serraient pour tout prendre.

Non-seulement ils ient Balzac

au seuil des journaux, mais ils parvenaient à lui fermer la porte du théâtre.

On sait que, de ce côté-là, beaucoup de succès se font à la main, et que, par contre, les chutes s'organisent avec la facilité la plus grande.

Depuis la mort de Balzac, Mercadet a eu les honneurs de la rampe. Jouez aujourd'hui les Ressources de Quinola, Vautrin, Patricia Giraud, la Marâtre, ils obtiendront également un triomphe posthume.

Un ne ment plus en présence d'une tombe. Les envieux se t.iisent quand la postérité parle.

Balzac a été le plus grand travailleur de? temps modernes. 11 faut remonter jus-

qu'aux moines du moyen âge pour trouver le même zèle, la même assiduité, la même patience.

Il se couchait tous \cs soirs à cinrj heures et demie, après son dîner, se levait à onze heures ou minuit, s'enveloppait du

froc monacal qu'il avait adopté pour robe de chambre, et travaillait sans désespérer jusqu'à neuf heures du matin.

Son domestique François lui apportait alors à déjeuner, prenait en même temps les épreuves attendues par l'imprimeur, et Balzac, tirant sa montre, lui disait avec un sérieux imperturbable :

— Je te donne dix minutes pour porter cela à Charenton.

L'imprimerie était extra muros , et

l'écrivait-Honoré , c'est-

à-dire à une distance de près de deux

lieues, ce qui n'empêchait pas François de ré]

— Dix minutes, soit. Je pars.

Balzac, après son déjeuner, reprenait la plume jusqu'à trois heures, faisait une promenade dans les champs jusqu'au dîner, se

couchait au sortir de table, et recommençait le même train de vie tous les jours.

donc on a nge à la ..

- romans, on est effrayé de la force de ce sûr de lui-

«»? ne pas craindre de perdre ses éléments créateurs et pour appliquer aux lettres le procédé que les peintres adoptent pour leurs toiles.

BALZAC. -.1

Balzac ébauchait mi roman mi un tableau.

Son premier jet, même en écrivant ses livres les plus longs, n'a jamais dépassé trente ou quarante pages. 11 lançait chaque feuillet

derrière lui sans le numérofer, afin d'échapper à la tentation de relu.', et, le lendemain, on lui donnait, avec des marges énormes, les épreuves lie son manuscrit.

Les quarante pages en formaient cent sur la seconde épreuve, deux cents sur la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Cette manière d'écrire faisait le désespoir des compositeurs d'imprimerie.

Retrouvant avec une multitude prodigieuse de renvois et de surcharges leur travail de la veille, ils se

croyaient en face du chaos. C'était un rayonnement bizarre, un véritable feu d'artifice, dont les fusées se croisaient, s'enchevêtraient, tournaient à droite, revenaient à gauche, descendaient, montaient, se heurtaient et leur donnaient le vertige.

Dans chaque traité qu'ils passaient avec leurs patrons, ils spécifiaient, comme clause rigoureuse, qu'ils n'auraient pas. journée commune, plus de deux heures de Bahac.

Toutes ces épreuves du maître ont été conservées et se vendent à prix d'or.

Nous ne terminerons pas cette biographie sans mettre le lecteur en garde contre

les fuites anecdottiques et les calomnies indécentes que les ennemis de Balzac ont inventées à toutes les époques pour attaquer sa réputation ou le tourner en ridicule.

Il y a des gens qui se plaisent à déposer des immondices au pied des pyramides.

Quand les journaux de France n'osaient pas imprimer tel ou tel mensonge, on [expédiait! sous enveloppe aux feuilles *ères et la presse parisienne, dégagée de toute responsabilité, faisait écho sans scrupule * .

1 Ce fut ainsi qu'on accusa M. de Balzac d'enfouir les millions au lieu de payer ses dettes. Les uns soutenaient qu'après, la publication du livre de M. de Custine sur la Russie, l'auteur du Père Goriot s'était hâté de prendre la poste pour aller offrir sa plume au czar, et que le czar l'avait honteusement chassé de Saint-Petersbourg. D'autres lui reprochaient d'avoir laissé mourir une de ses sœurs* à l'hôpital. C'était un roman

Balzac ne daignait pas répondre aux attaques déloyales. Il riait ou haussait les épaules en écoutant toutes ces grenouilles dans les marais de la critique.

Après avoir terminé les Parents pauvres, il ressentit les premières atteintes de la maladie cruelle qui devait l'emporter, jusqu'à où lui arrivaient for-

lune et bonheur.

Le 18 août 1850, quatre mois après son hymen avec la comtesse de Hanska, il mourut à Paris dans sa maison de la rue Fortunée '.

de la mort les uns que les autres, et

' ■ i fin de Milan

prenaient tour à tour fin à Gautier

scène avait le courage de défendre M. de Balzac; . • son maître.

1 Anjoard'l zac.

Cette mort fut un deuil ;

Balzac arrivait à peine au milieu de la carrière. Une large moisson de encore debout devant ce faucheur intrépide, qui avait amassé déjà tant çtorieu s, tout inachevée qu

on œuvre, elle n'en est pas ; 'lie.

y a In - contre lesquelles la

les devient imtuissanle : Dieu la lumière et le génie.

Quand un esprit supérieur se révèle,

uand un flambeau s'allume au foyer de

intelligence, il est aus-i impossible de

Diifler dessus et de l'éteindre qu'il est

ible d'emj u d'être et le

leil de :

HALZAC.

Gréez des entraves, suscitez des obstacles, amassez en nuages autour de l'astre les plus noires émanation? de l'envie et de la haine, le rayon dissipera les ombres, la flamme percera toujours.

Vous tuerez l'homme peut-être, mais l'intelligence aura sa manifestation radieuse.

L'enveloppe sera brisée, mais le génie éclatera.

Tous vos eflbrU. toutes vos colères, ne réussiront qu'à donner
à votre victime

sera doublée du marlvre.

Piff.

UU

LACORDAIKE

EX l'EXrE ■ EZ LE MEME LIBR4

CONFESSIONS DE IARIoN DELORi

LAC 011 DAME

UGKNK DE .MIKECOUKT

PARIS GUSTAVE ILAYARD ÉDITEUR

15, RDE GCÉNÉGACD, 15 uteu .t l'E.iiteur ?e réservent tout
droit de reproduction.

LACOHDAÏRE

Quand nous avons écrit l'histoire de

'abbé de Lamennais, histoire qui nous

suscité tant de haines et valu tant

injures, nous savions qu'un autre rètre, un véritable ministre
du Christ, ous donnerait un jour raison contre •s démocrates
irascibles dont nous taquions l'idole.

6 LACoRDA1HE.

Nous connaissons d'avance le rayon

; ni faudrait opposer à l'ombre.

De ce< deux notices, consacrées, la Première à dire la vie de lapôtr; rebelle, la seconde à raconter les acte, i,, fils soumis de l'Église, devait jaillir une antithèse Lumineuse propre s éclairer tous les doutes et à montre que nos adversaires marchent seul cbns la mauvaise foi et respirent dar.

le mensonge.

Chez non. depuis tantôt un siècle et grâce à M. de voltaire, il suffit qu'A écrivain touche sans trop dirrévérem la corde religieuse pour être imd diatement en suspicion.

I es encyclopédistes moderne* \

la coi: !». \ i ;; ;•:.

luut dit, quand ils vous onl jelc à i«j tête ces deux substantifs ridicules :

Capucin : Jésuite !

Et le bourgeois d'applaudir; el M. I Voltaire de se frotter les mains chez h diable, où il réside, sans aucun doute, à l'heure présente.

Il doit y être traité comme l'ami de la maison.

Jésuite et capucin! grand merci, nos maîtres.

Nous ne sommes ni l'un ni l'autre, ît quand les jésuites iront trop loin, (Uand les capucins se rendront coupbles d'envahisse-

ment, vous verrez si ions y allons de main morte et si nous déna-
geons les coups de verge à leurs iules épaules.

Avant tout logique et loyauté. La passion déraisonne, l'injure
ne prouNe rien.

Commençons notre biographie.

Jean -Baptiste -Henri Lacordaire est Dé, le 12 mai 1802, à Re-
cey-sur-Ource, bourg assez considérable du département de la
Côte-d Or.

Là n'avait point été le premier berceau de sa famille.

Ses ancêtres résidaient un peu plus| haut vers l'est, du côté de
Langres.

En 1743 : lorsque Louis XV. revenant!

des Pays-Bas pour aller former le siège de Metz, traversa le pe-
tit village de| Bussières-lez-Belmuitt et s y arrêta quel-i ques
heures en compagnie de la belle!

duchesse de Châteauroux, le médecii

LACORDAIRE. 9

de l'endroit fut admis à présenter comme

rafraîchissement au prince et à la favorite des ananas, qu'il fai-
sait mûrir en serre chaude.

C'était l'aïeul de Lacordaire.

Jadis à Paris, il avait reçu des leçons de botanique du savant
Jussieu.

On assure que Louis XV, arrivant à Chaumont le soir même, ressentit les premières atteintes de la maladie cruelle qui devait mettre en péril ses jours.

Peut-être avait-il mangé les ananas avec trop de gourmandise.

Médecin lui-même, le père du célèbre dominicain épousa la fille d'un avocat au parlement de Bourgogne.

Il mourut très-jeune et la laissa veuve avec quatre fils en bas âge.

Madame Lacordaire quitta Revey-sur-

Ouche, rentra dans sa famille à Dijon.

et se consacra sans réserve [l'éducation

- enfants, qui tous se sont distin-

gués par quatre carrières différentes¹.

Nous avons eu déjà plus d'une fois à signaler l'heureuse influence exercée par une mère chrétienne sur l'avenir de quelques-uns des hommes dont nous écrivons l'histoire.

Madame Lacordaire éleva ses Gis dans les principes les plus sérieux) de

1 Après avoir longtemps voyagé «l'Amérique du Sud, l'aîné de la famille a obtenu, à l'université de me chaire de zoologie. Le second est le héros de ce petit livre. Quant au troisième, à qui la ville de Dijon doit de magnifiques travaux d'architecture, sa l'a nommé, depuis quelque temps, directeur <ie^ Gobelins. Le quatrième est un des officiers les plus remarqua

I. kCOBDAI R :■:. il

l'honneur, dans les croyances les plu saintes de la 1 i.

« 11 semble, dit un biographe bourguignon ', que, dès ses plus tendres années. Henri Lacordaire eut comme une sorte de presentiment de sa destinée d'orateur chrétien. On l'a vu, à l'âge de huit ans, lire à haute voix aux passants les sermons de Bourdaloue, imitant à une fenêtre, qui lui servait de tribune, les gestes et la déclamation des prêtres qu'il avait entendus prêcher. »

Comme l'abbé de Lamennais, il servait des messes à la cathédrale et se faisait remarquer par sa piété d'ange.

1 M. Lorrain, doyen de la faculté de droit do Dijon. Sa brochure nous a fourni beaucoup de détails présur le grand orateur de Notre-Dame.

Le mari de madame Lacordaire ne lui avait laissé qu'une fortune très médiocre. Il fallut que la courageuse femme s'imposât des sacrifices inouïs pour arriver à payer la pension de ses fils au collège.

Henri commença ses études classiques à l'âge de dix ans.

C'était un garçon naturellement paisible et porté à la douceur.

Pendant les promenades du jeudi hors des murs de la ville, au lieu de dépenser, comme ses camarades, en gâteaux ou en friandises les deux ou trois sous qu'on lui octroyait pour ses menus plaisirs, il achetait aux patres des prairies de l'Ouche ■ du crin, que

'Affluent de b Saône, qui traverse Je département de la Cote-d Or.

cpux-ci arrachaient à la queue des chevaux. Henri s'en servait pour confectionner, pendant les récréations, du cordonnet, des bagues et mille petites fantaisies d'écolier.

Dans cette nature si calme en apparence, il y avait pourtant des ressorts énergiques, une volonté ferme, une haine profonde de l'injustice et des élans de courage vraiment extraordinaires chez un enfant si jeune.

Au réfectoire, un jour, comme il tournait la tête, son voisin de droite lui escamote sa portion de potage.

L'élève dépouillé réclame.

Une querelle s'ensuit . l'ordre est troublé, le censeur intervient.

— Tous les deux au pain sec et à l'eau !

14 LA CORDAI RE.

s'écrie-t-il sans vouloir entendre les explications de Lacordaire, et confondant l'innocent et le coupable dans le mémo arrêt. — Levez-vous, ajouta-t-il ; allez vous placer contre le mur!

Le voleur de potage obéit ; mais Lacordaire de se croiser les bras sur la table, et de répondre :

— Je n'irai pas !

Nouvelle injonction du censeur. 11 menace Henri de l'envoyer au cachot.

— Soit , répond l'intrépide élève. De deux punitions injustes je choisis la plus forte.

Et il se dirigea vers la prison.

Dans tous les collèges il y a des taquineries traditionnelles ci une série de méchants tours, que les anciens tiennent

LACORDAIRE. to

en réserve pour les nouveaux. Ces derniers parfois n'ont pas toute la patience ible; ils se rebiffent, et de grandes s s allument. ' En 1814, au commencement de l'anwlaire, le collège de Dijon put voir deux camps ennemis prêts à en venir aux mains.

La surveillance des maîtres d'étude empêcha fort heureusement une mêlée générale.

« Deux champions, dit M. Je Lomenie.

furent chargés de vider la querelle: l'un aujourd'hui officier distingué du génie, et l'autre le révérend père Lacordaire.

Us se battirent avec acharnement, et sans l'intervention des deux armées, la Franc' compterait un brave militaire

ou un célèbre prédicateur de moins¹. »

Du reste, en ces jours de guerre continentale, une humeur belliqueuse envahissait tous les lycées, comme, trois on quatre ans plus tard , une fantaisie de lutte voltairienne y prit naissance, lorsque les rois légitimes voulurent catéchiser la jeunesse et donner la religion pour base à leur trône chancelant.

Malgré les saints principes dans lesquels il avait été bercé, Henri céda comme tous les autres à la réaction antireligieuse.

Dans la bibliothèque de l'ex-conseiller au parlement, son grand-père, où il se glissait parfois en échappant à l'œil ma-

1 Gêlerie des Contemporains illustres, tome V: Not<:« ier
Lacordaire, page 3 de la Notice,

ternel, il trouva les œuvres du patriarche de Ferney, celles de Jean-Jacques, de Diderot, du baron d'Holbach, de Grimm, d'Helvétius, et lut avec toute l'imprudente curiosité de son âge ces livres funestes qui savent jeter si habilement sur leurs maximes désolantes les fleurs de l'imagination et du style.

Lorsque madame Lacordaire put deviner quelles étaient les lectures de son fils, elle ferma la bibliothèque.

Il était trop tard.

Déjà le poison s'était infiltré dans ce jeune cœur. Monique eût à pleurer sur le sort d'Augustin, que les doctrines de lianes et de Pelage pouvaient conduire à la perte.

Mais Dieu donne aux intelligences dé-

lite ce besoin irrésistible du vrai qui les pousse malgré tout à l'examen et à la recherche. Bientôt la vérité se manifesta; elle écrasa le mensonge.

Le reptile se débat en vain sous la serre puissante de l'aigle.

Henri Lacordaire, après d'éclatants succès obtenus en rhétorique et en philosophie¹, sortit du collège pour entrer à l'école de droit.

C'était l'époque où le comte de Maisire, M. de Bonald et l'abbé de Lamennais

1 L'auteur de la Galerie des Contemporains Mut très affirme à tort que la grande supériorité du jeu rhétorique sur ses condisciples lui valut une récompense exceptionnelle. La collection de médailles rois de France, doit par M. de Loménie, fut également accordée à tous les élèves des collèges royaux, comme Henri Lacordaire, remporte le prix — t'en

nais; qui n'avait pas encore brisé sa lance orthodoxe appelaient en champ clos l'impiété pour la combattre. L'étudiant de la faculté de Dijon regarda la bataille, jugea les coups et salua les vainqueurs.

Tout le vieux levain encyclopédiste qui fermentait dans son cerveau disparut sans retour.

Ici le philosophe chrétien commence, en attendant l'heure où doit se révéler l'apôtre.

Henri entra dans sa dix-neuvième année.

Nous le trouvons au nombre des fondateurs d'une sorte de club semi-politique et semi-littéraire, exclusivement composé d'élèves des écoles, et qui «renaît le nom de Société d'études.

On s'y exerçait à y discuter sur tous les sujets, sur toutes les thèses.

Dans cette assemblée bouillante de!

verve et de jeunesse, notre héros se distingua par la solidité de ses conceptions, le nerf de sa logique et par sa forme oratoire et remplie d'élégance qu'il savait déjà donner à sa pensée. I,

Quand il prenait la parole, un silence profond régnait tout à coup dans l.

cercle tumultueux.

On l'écoutait avec religion, presq avec extase ; on admirait sa diction pleine de charme, son organe si pi, son geste si gracieux. Quand il a\m..

terminé sa harangue, ses amis lui prjl .. saient les mains avec enthousiasme s'écriaient:

I. V CORDAI RE

« — A Paris ! mon cher, il faut aller à Paris! Tu y deviendras le roi du barreau ! »

C'était l'avis unanime de toutes les personnes qui avaient pu juger l'étudiant et Reconnaître ses dualités brillante*

Reçu avocat en 1822, il alla passer quelques mois en Suisse, visita le lac de Genève, le Saint- Bernard. Chamouni, les Bossons, la mer de glace, exaltant Sun âme au milieu des merveilles de cette magnifique nature ; puis, au commencement de l'hiver, il prit le chemin de la capitale, décidé à suivre le conseil de ses compatriotes et à y faire son stage, en attendant qu'on l'inscrivît au tableau des avocats parisiens.

Le jeune homme avait en portefeuille

}2 LACORDAÎRfe.

une lettre chaleureuse d'un vieil ami de sa famille pour le président Riambourg \ et son professeur de droit romain l'avait re-

commandé en outre à l'abbé Gerbet, correspondant de la société d'études de Dijon.

Pressé de se faire entendre. Henri Lacordaire accepta les premières causes qui vinrent s'offrir.

Il plaida cinq ou six fois à la cour d'assises, au risque d'être cité devant le conseil de discipline, car il n'avait pas l'âge requis par les règlements.

Berryer l'entendit un jour, et s'approcha

Il en reçut bon accueil et put entrer, grâce à l'appui, chez M. Guillemin, avocat à la cour de cassation, puis un peu plus tard chez M. Mourre, mon oncle sérieux.

I 14 ORDAIRE. 2

Il alla pour le complimenter à la fin de l'audience.

« — Fort bien ! lui dit-il : vous arriverez au premier rang : mais prenez garde à la trop grande facilité que vous avez pour la parole ! »

Choix étrange, après avoir obtenu tout d'abord de grands succès capables de le rendre orgueilleux, notre héros n'avait point la satisfaction et tombait dans un découragement inexprimable.

L'air de la salle des pas perdus lui oppressait la poitrine : il demandait au Palais de nouveaux horizons qui échappaient à ses regards.

Thémis lui apparaissait sous la forme d'une grosse marchande joufflue, très-

Ici le en arithmétique, tenant les comptes en partie double et répondant par des chiffres à la veuve et à l'orphelin.

Chez ses confrères, dans le monde, partout, le jeune homme se trouvait isolé.

Son âme délicate cherchait le dévouement, la générosité, la grandeur; il ne rencontrait que Pégotisme, le calcul, la petitesse.

Paris, la cité reine, dont il s'était fait dans ses rêves une si magnifique image, ne lui parut être qu'une ruche colossale, dont toutes les abeilles travaillent dans la boue, au lieu de prendre leur vol du côté des plaines verdoyantes et de butiner, sous l'azur, parmi les fleurs.

LACORDAIRE. 20

Rien ne le charmait, tous les plaisirs lui semblaient fades.

Aucune des séductions matérielles de la vie ne pouvait atteindre ce cœur placé trop haut dans les régions de la poésie et de l'amour.

Quand la terre nous repousse, le ciel nous attire.

Le 11 mai 1824, après dix-huit mois de lutte et d'incertitude, Henri Lacordaire écrivit la lettre qui va suivre à l'un de ses plus anciens amis de collège :

« Il faut bien peu de paroles pour dire ce que j'ai à dire, et cependant mon cœur a besoin d'être long. J'abandonne le barreau ; nous ne nous y rencontrerons jamais. Nos rêves de cinq ans ne s'accompliront pas. J'entre demain matin au séminaire de Saint-

Ô LACORDAIRE.

Sulpice. Hier, les chimères du monde remplissaient encore mon âme, quoique la religion y fût déjà présente : la renommée

était encore mon avenir. Aujourd'hui je place mes espérances plus haut, et je ne demande ici-bas que l'obscurité et la paix. Je suis bien changé, et je t'assure que je ne sais pas comment cela s'est fait. Quand j'examine le travail de ma pensée depuis cinq ans, le point d'où je suis parti, les degrés que mon intelligence a parcourus, le résultat définitif de cette marche lente et hérissée d'obstacles, je suis étonné moi-même et j'éprouve un mouvement d'adoration vers Dieu. Un moment sublime, c'est celui où le dernier Irait de lumière pénètre dans l'âme, et rattache à un centre commun les vérités qui y sont éparses. Il y a toujours une telle distance entre le moment qui suit et le moment qui précède celui-là, entre ce qu'on était auparavant et ce qu'on est après, qu'on a inventé le mot grâce pour expliquer ce coup magique, cette lumière d'en haut. Il me semble voir un homme qui s'avance au hasard, le bandeau sur les yeux ; on h desserre

peu à peu, il entrevoit le jour, et, à l'instant où le mouchoir tombe, il se trouve en fact du soleil ». »

Les compatriotes du jeune homme ses amis, madame Laeordaire elle-même n'eurent qu'une voix pour désapprouver une résolution si prompte.

On envoya lettre sur lettre au séminariste.

Il fut inébranlable.

A la douce et constante placidité de

ses réponses, on reconnut bientôt qu'il.

ne se laissait entraîner ni par la fougue d'un enthousiasme irréfléchi ni par les aveugles élans d'un coup de tête.

» Notice Lorrain, pagos 18 et 19.

28 LACoKDA1RE.

« Pardonne-moi , cher enfant , lui dit sa mère; pardonne à mon cœur, a ma faiblesse : j'ai eu tort de prendre contre toi le parti du monde, et je te cède a Dieu! »

Henri Lacordaire commença donc sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice.

Il avait écrit à monseigneur de Boisville, évêque de Dijon, pour le prier de lui accorder son exeat \ une lettre si laconique et si simple, que celui-ci eut hâte de faire droit à la requête, se disant à part lui :

— Ma foi, la perte n'est pas grande pour mon clergé !

1 On nomme ainsi la pièce régulière par laquelle un évêque autorise les jeunes gens placés sous sa dépendance spirituelle a prendre les ordres dans un autre diocèse.

Trois ans plus tard, apprenant le succès du premier discours de Lacordaire au collège Stanislas, il dit à M. de Tournefort, son grand vicaire :

— Comprenez-vous cela? l'ai pris un diamant pour un caillou. Quelle sottise! Ah ! si je rattrapais l'exeat !

Monseigneur de Paris ne se montra que fort peu touché des lamentations du prélat dijonnais. Il garda le diamant pour son écrin archiépiscopal.

L'abbé Lacordaire était chéri de ses condisciples et de ses supérieurs.

Tous les ans il allait passer ses vacances tantôt à Conflans chez M. de Quélen, tantôt à la Roche-Guyon chez le duc de Rohan-Chabot. cet ancien officier de mousquetaires sous Louis XVIII. qui ve-

nait de jeter l'épaulette pour prendre la soutane II se consolait au pied des autels de la mort d'une femme adorée '.

Certes, avec de pareils protecteurs, si le germe de l'ambition eût existé dans son âme, Lacordaire aurait gravi rapidement la pente qui mène aux dignités de l'Église; mais au nombre des vertus qu'il puisait à la source de la foi, il comptait l'humilité, la plus divine de toutes, et celle dont la pratique semblera toujours impossible aux gens du monde.

Le 25 décembre 1827, il est ordonné prêtre.

1 II fut depuis archevêque de Besançon et cardinal. Henri Lacordaire était aussi très-estimé de M. de Frayssinous, évêque d'Hermopolis.

Ses études théologiques ont été si brillantes que les premiers vicariats lui sont immédiatement offerts dans les paroisses de la capitale. M. de Quélen veut l'attacher à Saint-Sulpice ou à la Madeleine; le jeune prêtre refuse tout pour n'accepter qu'une place d'aumônier dans un couvent de visitandines *.

Madame Lacordaire quitte Dijon et vient partager à Paris le modeste logement de son fils.

On espère dans le clergé que l'ancien avocat va se livrer à la prédication.

Les feuilles religieuses l'encouragent.

Elles reproduisent avec de pompeux

1 L'année suivante (1828), l'archevêque pria M. I Vatisuiéuil de nommer l'abbé Lacordaire aumônier adjoint du collège Henri IV

éloges quelques fragments du sermon prononcé par Lacordaire au collège Stanislas et qui devait donner de si vifs regrets à l'évêque de son diocèse.

Mais l'humble abbé se trouve trop faible encore; il hésite à monter dans la chaire chrétienne et à lutter contre l'impiété sans être sûr de la vaincre.

Trois années durant, il prépare ses armes et visite l'arsenal gigantesque des Pères de l'Église.

Il étudie en même temps, du fond de sa retraite, la marche du siècle. Le voyant de plus en plus chaque jour descendre vers les abîmes du matérialisme et du doute, il se demande sérieusement si la gangrène sociale peut se guérir.

« Dieu, pense-t-il, enlève parfois sa lu-

mière aux nations impies, et la transporte chez d'autres peuples qui ne ferment pas obstinément les yeux à l'éclat du flambeau. Si la France est condamnée, je ne la sauverai pas. Alons prêcher l'Évangile ailleurs. »

Ces idées de découragement lui sont suggérées surtout par la lecture du premier volume de l'Essai sur l'indifférence.

Au mois de mai 1830, M. de Lamennais invite l'abbé Lacordaire à venir passer quelques jours au petit domaine de la Chênaie en Bretagne.

Lacordaire se rend à cette invitation.

Déjà plus d'une fois il s'est trouvé en impagnie du prêtre tribun. Les docines évangélicc-lihérales professées par

1 LA CORDAI RE.

celui-ci ne lui sont point antipathiques; mais il tremble en voyant la hardiesse d'allure dont M. de Lamennais fait preuve dans ses débats avec l'autorité ecclésiastique.

« — Vous avez tort. lui dit l'obstiné Breton. Le pape est dans l'ornière, il faut l'en tirer malgré lui. »

A l'époque où nous sommes. M. de Lamennais est âgé de cinquante ans et celui dont il cherche à faire son disciple en a vingt-huit à peine: il le domine, me un vieux lutteur domine un jeune athlète, par la science des coups et par la ruse plutôt que par la force réelle.

Il aitu dans les discussions. Lacordain • rend pas encore. On dirait qu'il

RDA IRE. 35

ut la véritable cause de sa défaii In prélat catholique de Ne* - \ se trouve au nombre des hôtes de la •

— Si vous voulez nie suivre au? \ États-Unis, dit-il au jeune prêtre, je

nomme mon vicaire général

— J'accepte, monseigneur, ré] ndLa-

ux d'échaj une influence dont il entrevoit !<• péril. C es! du côté d< . nie, ou je me (rompe fort, que doivent émigrer la civilisation et la foi.

Mais il était écrit que le futur dominicain ue partirait La révolution de juillet éclate comme iip de foudre, et Lamennais triomphant s'écrit :

„o I.ACORUAIUU. I

" , _ Regardez! mes prédictions se disent. Le signai de la liberté ** pe^esest en même temps celui*»*

renaissance du ehri.ianisme '.Quitter la

France en ce moment serait un crime. »

Tout semble, en effet, lui donner rat-

son

Ueordaire cède, moitié convaincu.

moitié séduit.

Deux hommes, pour lesquels il * beaucoup d estime, marchent déjà dans ,. route tracée par l'auteur de l'ft»

iur «^«nc*. Ces deux homme, con, 1 abbé Gerbet et le jei.ne comte 11 Montalembert. tout (rats émoulu du col-

léce Henri LV.

K leur exempb'. Lworuaire se range SOusle drapeau de M. de Lameunais.

V Avenir se fonde le 18 octobre, trois mois après les barricades.

Dieu et liberté! cette devise résume l'esprit du nouveau journal.

Il s'agit d'une alliance entre la démocratie et l'Évangile. Nos intrépides champions entrent dans la lice avec une épée ultramonaine ; ils proclament très-Saut qu'ils veulent abattre toutes les souverainetés, à l'exception de celle du peuple.

Seulement, le peuple doit administrer ■t régner sous la tutelle religieuse de la cour de Rome.

Convaincu décidément par les assertions réitérées de M. de Lamennais que le pape sanctionnera des doctrines dont l'unique but est déporter au

3s LA CORDA IRE.

comble sa puissance, en assurant le triomphe universel du catholicisme, Lacordairë, aussi fort de la plume 1 que de la parole, se pose dans ^Avenir comme un polémiste ardent et infatigable.

Il signe la fameuse protestation du décembre, où tous les rédacteurs du jouyial osaient dire au pouvoir :

Nous ne souffrirons pas qu'on nou4 abuse plus longtemps par de vaines pro-

1 Ses œuvres imprimées jusqu'à ce jour, outre k Conférences, ont pour titres : Considérations sur i\ système politique de l'abbé de Lamennais (1834|i Lettre sur leSaint-S. 16 \); Mémoire pour le rétr blissement en France de l'ordre des Frères précheui _ (1840;, et la Vie Je saint Dominique (1841). II pil. pare depuis dix

ans un livre sur l'Église catholique à propos duquel on lui prête ce langage : « J'ignore qui se présentera à faire - sur le chemin. Peut-être seif je interrompu. Mais je reviendrai toujours là comme au point central, comme au foyer de ma vie. »

messes, et nous sommes prêts à combattre et à mourir pour vous arracher la liberté entière pour tous. »

Bientôt l'Avenir agite ces questions brûlantes, que les vieux évêques épouvantés combattent et foudroient de tous les points du royaume. Les articles sur la suppression du budget du clergé, sur la liberté de l'enseignement, sur la liberté de la presse sont l'œuvre de l'abbé Lacordaire.

Aux mandements diocésains s'unissent les réquisitoires du parquet.

La lutte devient terrible ; il s'agit de se défendre, et de se défendre éloquemment - I ment.

M. de Lamennais et ses collègues ne se concertent en aucune façon. Rfauguin,

bâtonnier de l'ordre des avocats, reçoit un jour la lettre suivante :

« Pauvre diable ! J'ai vu que vous êtes un homme de bien. »

« Monsieur le Bâtonnier.

« il y a huit ans, je commençai mon stage au barreau de Paris ; je l'interrompis au bout de dix-huit mois, pour me consacrer à des études religieuses qui me permirent plus tard d'entrer dans la hiérarchie catholique, et je suis prêtre aujourd'hui. Les devoirs que ce nom m'impose m'ont d'abord éloigné du barreau. Mais

des événements immenses ont changé la position de l'Eglise dans le monde elle a besoin de rompre tous les liens qui l'enchaînent à l'État, et d'en contracter avec les peuples. C'est pourquoi, dévoué plus que jamais à son service, à ses lois, à son culte, je crois utile de me rapprocher de mes concitoyens en poursuivant ma carrière dans le barreau. J'ai l'honneur de vous en prévenir, or le Bâtonnier, quoique je ne puisse ; | . -voir aucun obstacle de la part des

ments de l'ordre. S'il en existait, j'userais de toutes les voies légitimes pour les aplanir. « Je suis, avec respect, etc.

« II. Lacoudaibb. »

Tous les journaux de l'époque reproduisirent cette lettre, publiée d'abord par le Globe, et la rumeur fut grande, lorsque If. Mauguin en fit à ses collègues la communication officielle.

— Allons donc ! crièrent ces messieurs, la place d'un prêtre est à l'église, et non au Palais-de-Justice.

— Quelle folie !

— Deux robes et deux rabats ! On ne cumule pas de la sorte.

— Permettez-moi de vous faire observer, dit M. Mauguin, que le cas n'a jamais été prévu par les règles de l'ordre. M. Lacordaire a le droit

— De prêcher. : interrompirent les opposants (c'était le plus grand nombre • mais de plaider, grand merci ! Nous ferons une règle tout exprès pour lui interdire ce droit. Un avocat devenu prêtre cesse d'être avocat.

[Ils votèrent d'un commun accord dans ce sens.

Comme les décisions du conseil ont force de loi, l'abbé Lacordaire ne fut pas inscrit au tableau.

Restait un moyen de tourner l'obstacle. Ce moyen consistait, pour l'a dépeuillé de son titre, à assumer sur lui la responsabilité des articles, afin d'user de la permission que, de tout temps, les accusés ont eue de plaider leur propre cause.

A la fin de janvier 1831, Lacordaire et M de Lamennais viennent s'asseoir l'un à côté de l'autre sur les bancs de la cour d'assises.

Ils ont à rendre compte d'une philippine acerbe adressée par eux aux évoques de France.

L'abbé Lacordaire, en présence d'une foule innuie de curieux accourus pour l'entendre, développe les doctrines de V Avenir avec un enthousiasme et une éloquence qui lui gagnent non seulement l'auditoire, mais encore les juges

Le maître et le disciple sont renvoyés absous.

Ce premier triomphe double l'énergie de nos prêtres-journalistes. Ils se déci-

dent audacieusement à mettre en application le principe qu'ils prêchent.

Le nombre de leurs prosélytes augmente.

De toutes parts arrivent des souscriptions encourageantes; la caisse de l'Avenir est pleine, et le journal, un beau matin, déclare que, la charte de 1830 ayant promis la liberté d'enseignement, il

ne reconnaît à qui que ce soit le pouvoir de fermer l'école que ses rédacteurs vont ouvrir.

Effectivement, une salle est louée rue des Beaux-Arts.

Trente écoliers arrivent pour entendre .es cours do MM. Lacordaire, de Montajembert et de Coux, professeurs de par

leur volonté propre, sans brevet de l'Université.

Celle-ci réclame;- elle invoque ses privilèges.

Bientôt un commissaire de police en- Ire, Técharpe au flanc, clans l'école de la rue des Beaux-Arts. Il enjoint aux maîtres de se taire et aux élèves de se disperser.

L'auteur des Contemporains illustres, témoin de cette scène, qui se passait dans son voisinage, nous permettra d'emprunter une partie de sa narration :

« _ Au nom de la loi, cria le commissaire,

je somme les enfants ici présents de se retirer: a

«Il (Lacordaire) se tourna vers les enfants

et dit :

«_Au nom de vos parents, dont j'ai Pau-

, je vous ordonne de rester!»

«Les deux sommations contradictoires se

renouvelèrent trois fois; les enfants négligeaient pas Enfin le commissaire fut obligé d'aller chercher des sergents de ville, qui fir la salle par la force.

« On mit les scellés sur la porte, et les trois maîtres d'école furent traduits devant les tribunaux.

« Dans l'intervalle, M. de Montalembert, appelé à la pairie par la mort de son père, réclama la juridiction de la chambre où il venait d'entrer, et y conduisit avec lui ses coacc:

« Ils furent condamnés, — aj jute M. de Loménie ; — mai; ils eurent la satisfaction de prononcer chacun, devant la plus haute c\ur du royaume , un très - beau discours contre Bossuet, les maximes gallicanes, les concordats et La tyrannie du gouvernement. »

Ce biographe que nous nous plaçons parfois à citer, parce que. d'ordinaire, il est consciencieux et juste, a écrit l'histoire du grand prédicateur avec une acrimonie bizarre, et qui a dû blesser

le sentiment public, à l'époque où o uvre fut publiée, c'est-à-dire en

Si Lacordaire a suivi quelques instants le chemin de Terreur, on ne peut disconvenir que la bonne foi lui servait de guide.

M. de Loménie est coupable de ne point lui en tenir compte.

Il met assez perfidement en opposition les articles de V Avenir avec certains passages des discours prononcés plus tard sous les voûtes solem)tre-Dame, et il ne s'aperçoit que la critique de l'homme devient la plus éclatante apologie du prêtre.

Chez M. de Loménie se trouve un grain de voltairianisme qui fait torl à son jugement

Le moyen le plus sûr de justifier Lacordaire est de continuer sa biographie.

Tous les jours la situation de V Avenir devenait plus grave. Un cri général du clergé de France avait ému la cour de Rome. On suppliait le pape de trancher ces questions dangereuses qui divisaient les pasteurs au plus grand péril du troupeau. Les publicistes incriminés appelaient eux-mêmes l'intervention du saint-siège. et. le 15 novembre, après une profession de foi très-catégorique, ils suspendirent le journal, cause de toutes les querelles, et s'acheminèrent du côté de l'Italie, afin de soumettre leurs doctrines à l'autorité suprême.

Nos lecteurs connaissent le résultat de ce voyage.

L'Avenir fut condamné par une

encyclique du pape.

Des deux prêtres que nous mettons en parallèle, il y en eut un qui se prosterna sur le tombeau des apôtres, immolant son orgueil et se courbant sous le

de la foi.

Or, c'est précisément de cette humide ■pmission que vous le blâmez. nus Snaîtn

Il eût fallu, n'est-il pas vrai, que Lacordaire maintînt son programme, accusât le saint-siège d'obscurantisme, et fût avec vous cause commune, en roulant aux pieds ses devoirs de prêtre et de '

>ns il a eu tort aux vous

50 LACOKDA.rtE.

des démocrates ainsi qu'au point de vue de M. de Voltaire.

Mais peut-être a-t-il eu raison, si l'on daigne tenir compte et du catholicisme et de la sainte obéissance.

Pour vous c'est peu de chose, nous

le savons.

Que vous importent le pape, l'orthodoxie, les serments, la religion et ses lois, le Christ et l'autel? Niaiseries que tout cela, balivernes pures !

Vous avez des convictions infiniment plus éclairées, plus loyales et plu

sages.

Si le pays, que vous essayez d'endo Uriner depuis soixante ans, avait eu bon esprit de vous croire, il aurait dû pouiller cette défroque catholique, apô

la coudai he. si

holique et romaine que dix-neuf siècles obstinés clouent à ses épaules.

Vous vous efforcez en vain de la remplacer par un costume de sans-culotte.

Ah! c'est un malheur, un grand malheur que cette obstination de la France à s'agenouiller devant la vieille croix de nos pères !

Certes, elle a tort, car vos maximes sont rassurantes au dernier point.

Les disciples du Christ avaient la sottise de se faire trancher la tête pour soutenir les leurs. Beaucoup plus logiques et plus fût-ils, vous coupez le cou net à ceux qui n'acceptent pas les vôtres.

Il est incroyable qu'un si doux système de propagande n'ait pas eu de meilleurs résultats

LACORDA

Vraiment l'église de Borne » insensiblement ^ permettre à ses ministres***, le rester d'ailleurs, vos rangs et de combattre pour vous.

général possible implique l'élite vous «..général ^prena ^Bga'elles détoder N- ^ ,,, ,,, ÏoUS mon*» «ne défiance -

JE*— «ue *-*■; c

vous donner la main, le jour où vous aurez dans votre histoire d'autres épisodes . ; ,, le renversement des autorités Bile massacre des prêtres 1

du christianisme est le père de la bêtise, mais il ne veut pas «me sa UU

coit parricide.

appelez-les encre jésuite, ne*

haussez les épaules : vous ne savez,

fibres que le jour où vous serez bêtif

LACORDA1RE.

rhement chrétiens. La vérité est là.

I un rayon di dont 1rs

r\es seuls n'aperçoivent pas la lu-

Jusqu'ici vous n'avez eu pour vous que tes ambitions effrénées, les instincts

matériels, les passions avides.

Religion, vertu, murale, tout cela vous et vous espérez vaincre? Allons Jonc:

Ne chevauchez plus sur le dada de foliaire. C'est une rosse poussive et four- lue qui trébuche au bord des abîmes, et qui vous y a déjà précipités plus d'un.' fois.

Dans un cercle où cinquante hommes du moule se trouvaient réunis, M. de flinleaub/iand disait un jour :

-t LACORDAIRE.

- Veuillez me répondre, la main sur le cœur, avec conscience, avec loyauté. Seriez-vous religieux, si vous aviez le courage d'être chastes? »

Tous répondirent affirmativement.

Eh bien ! nos maîtres, qu'en pensez-vous? n'est-ce pas toujours le rayon de soleil?

Avons, de grâce, un peu de franchise.

Parce que nous sommes faibles, sommes- j nous en droit de nier la force? M. de Voltaire et tous les incrédules n'ont jamais eu

d'autre motif que leur incontinencej pour attaquer le christianisme.

Or, ceci n'est point une digression car, aux yeux de la jeunesse française! assemblée dans la vaste enceinte d

Notre-Dame. Lacordaire a fait plus d'une fois éclater cette vérité tromphante.

Le disciple de H. de Lamennais avait adhère sans restriction et sans reserve à la lettre encyclique de Grégoire XVI.

Épouvanté de l'esprit de révolte du vieil écrivain, dont l'orgueil s'exhalait en menaces et en anathèmes . il se jeta suppliant à ses genoux et le conjura de se soumettre.

Mais Lamennais le repoussa violemment et l'appela traître.

Ils se séparèrent pour ne plus se revoir \

Entre l'auteur des Paroles d'un croyant et l'auteur de la Lettre sur le

1 L'abbé Lacordaire voulut alors partir pour le? missions. M. de Quélen le dérida à rester en France.

Saint-Siège il y pu! désormais tout un monde1. .

Le premier, de chute en chute, d'à*.

posiasie en apostasie, en est venu à la fin déplorable que vous savez ; le second est debout, sous la robe blanche du dominicain, prêchant l'Évangile au>; peuples et donnant l'exemple des plus éminentes vertus.

Sa soumission faite, Lacordaire fut invité par M. de Quélen à reprendre soi; ancien el paisible emploi d'aumônier chez les \i>itandines.

H se remit à ses chéivs études et se •! : oosa sérieusement à suivre le conseil

M. de Lamennais, disait Lacordaire, retourne notre devise. Noos ai ns écrit : Dieu et liberté; maintenant il écrit : Ubcrlè.et bien.

- supérieurs ecclésiastiques, qui tous le poussaient à la prédication.

Le collègue Stanislas, témoin de son

premier succès oratoire, lui ouvrit de nouveau sa chapelle.

Ceux qui assistèrent aux conférences de l'ancien rédacteur de V Avenir furent transp rtés d'admiration. Son éloge retentit d'un bout de Paris à l'autre. Bientôt la chapelle du collège ne fut plus lie ne pouvait contenir la foule immense qui accourait aux sersio- ni de Lacordaire.

Le pouvoir soupçonneux manifesta rai n tes.

11 envoya des hommes à lui pour en-

tendre les discoursdu prédicateur, et les

e a d'en faire l'analyse. Nous n"

savons quel esprit de malveillance dicta les rapports ; mais le ministre défendit tout à coup les conférences, sous prétexte qu'elles étaient entachées de libéralisme.

En vain M. de Quélen essaya de justifier Lacordaire. On lui répondit assez brutalement :

— Faites-le prêcher, si bon vous semble , à Notre-Dame ; il ne faut pas qu'on nous gâte la jeunesse des collèges.

Prenant le ministre au mot. l'archevêque engagea l'abbé Lacordaire à prêcher le carême de 1835 dans l'église métropolitaine.

Cédant tout à la fois au charme de la parole de l'orateur et à l'esprit d'opposition toujours si vivace en France, la mul-

LA CORDAIRE. 59

lucie se porta beaucoup plus encore à la cathédrale qu'elle ne s'était portée au collège Stanislas.

Les écoles descendaient en masse de la montagne Sainte-Geneviève.

Tout ce qu'il y avait à Paris d'hommes distingués, d'artistes éminents, se joignit à cette jeunesse enthousiaste.

Lacordaire eut la gloire de faire naître la réaction religieuse, qui succède aujourd'hui à l'indifférence, gagne peu à peu toutes les classes et pénètre jusqu'au cœur de la bourgeoisie pour y tuer le chauvinisme voltairien.

C'est un orateur providentiel.

Il s'inspire du siècle même : il en étudie tous les goûts, toutes les impressions, tous les sentiments, et, disons-le. tous les

i-A CORDAIRE.

ils, pour mieux le subjuguier ensuite par l'idée chrétienne.

Lac ut son auditoire entre

ses mains et le pétrit comme une cire

ais improvisateur plus pu -h rendre l'attention captive. Sa ■
éclate à l'improvisiste, et le trait

pétille, vif, hardi, sans cesser d'être grave et solennel. Il
semble que de lame de ceux (pli 1 ' . -coûtent à son âme monte
une aspiration sympathique, une sorte de fluide lumineux dont
les rayons l'éclairent. et lui montrent les fini émouvoir, les élans à
exciter, les d « détruire.

S;i voix onctueuse el tendre passe ton; up aux accents énergiq

LACOROA 1 11 !..

Il sait au besoin faire vibrer 1 des de l'ironie.r

Par.. . regard ont chez La-

cordaire celte affinité merveflîeus triple l'effet de l'éloquence
et lui donne son plus triomphant près

On a dit qu'il était un prédicateur romantique. Effectivement,
comme Victor Hugo ootre grand poète, il p sède au plus haut
point le génie de rantithèse.*- Il a le tour original, la phrase pitto-
resque, le mot imprévu.

Son imagination est brillante et pompeuse ; il sait colorer la
période et lui d inner de l'éclat sans rien lui enlever de sa force.

En un mut. c'est l'orateui qu'il fallait lire d'abord et convainc]

suite une jeunesse excitée par nos luttes littéraires, et que la
forme méthodique et froide de l'ancienne éloquence reli gieuse

eût laissée probablement inat tentative.

Le gouvernement n'osa plus persécuter les conférences.

Elles se renouvelèrent avec un succès plus grand encore au carême de 1836.

« On sait, dit le biographe compatriote du prédicateur, qu'à la fin de ces conférences qui allaient s'interrompre, la paternelle émotion de M. de Quélen répandit ses adieux et ses bénédictions sur le départ de l'abbé Lacordaire, en le nommant un prophète nouveau.

« L'abbé Lacordaire allait une seconde fois à Rome, non plus comme

LÀGORDAIRE. 63

suppliant et accusé, mais comme un enfant de grâce et de bénédiction *. »

Nos lecteurs doivent se rappeler que nous avons donné l'ambition pour cause à la révolte de M. de Lamennais contre le saint-siège. Il voulait le chapeau de cardinal, ce n'est plus aujourd'hui un mystère. Ne pouvant obtenir la pourpre romaine, il se coiffa du bonnet rouge.

Des sentiments plus nobles et plus délicats guidaient l'abbé Lacordaire.

La porte qui mène aux dignités ecclésiastiques s'ouvrait devant lui toute grande. M. de Quélen le comblait d'éloges ; l'estime et l'affection de la cour papale lui étaient acquises. On lui pro-

-N'uticc, M. P. Lorrain, page 46.

[jota de se fixei ■! d aca p

.S'a in t-Lou is-des-França is des fonction: asuite le mener à tout.

l'humble prêtre, au lieu de monjulut descendre.

cardinaux lui offraient un logement dans leur il déclina cet

honneur et choisit pour retraite le couvent dominicain de la Minerve.

Son voj rue n'avait p

d'autre but que celui d'approfondir la règle de cet ordre, destiné, comme cha eun le sait, à ■■■ de la prédi-

Ii repas ;. invité

que de Metz à venir prêcher dans ; aie.

ri a la jeu-

nesse ardente des écoles militaires. Ce Fui un triomphe impossible à peindre.

En Lorraine, le nom de Lacordaire est synonyme de saint et d'apôtre.

M. de Quélen obtint du grand prédicateur qu'il se montrerait encore une fois à Notre-Dame, avant de retourner en Italie s'enfermer dans le couvent de la Minerve, ou il devait prendre l'habit de novice.

Un jeune saint-simonien, nommé Requédât, louché par les conférences, pria Lacordaire de lui permettre de le suivre i Rome.

Ils prononcèrent ensemble leurs vœux, 8 6 avril 1840, après trois années de noïciai.

Ce premier disciple de l'apolre, ce

ce

clMa novau de son ordre, qui deva.t tMK à vâner les obs.ae.es
suseues de nos jovus contre les fondations monUnes. mourut à
di. lieues de Rome, iromen.ontUec.v.enaitenFranee

avftC lui.

LaCordaire pleura longtemps ce frère

b"é' .prts lorsqu'il disait la i^lXsdevLdud.funt,

^ .armes rutsselaieut eneore le long ûêVes iouese, tombaient
dans le eance

Chacun peu. se rappeler quel eue de sa,feemen« et d'admira-
nonveinua auditoire de la métropole, quand on «

.uinicain paraître en ebaire avec s ^tonsure et sa robe
dela.nebUnche.

Javoz-vous entendu, nos maure*?

Étiez-vouslà. quand ce moine sublime nous parlait du christia-
nisme et de la patrie?

« Au xvme siècle, disait Lacordaire, on attaqua la religion par
le rire. Le rire passa des philosophes aux gens de cour, des acadé-
mies dans les salons. Il atteignit les marches du trône. On le vit
sur les lèvres du prêtre; il prit place au sanctuaire du foyer do-
mestique, entre la mère et les enfants. Et ûe quoi donc, grand

Dieu ! de quoi riaient-ils tous? Ils riaient de Jésus-Christ et de l'Évangile! »

Maintenant, écoutez; voici comme il parle de la patrie et de la France .

« La France avait trahi son histoire et sa mission ; Dieu pouvait la laisser périr comme

il d'autres peuples déchus de leur prédestination, il ne le voulut point. Il résolut de la

tuver par une expiation aussi mjguiliqueue

LACORDAIKE.

aviUe: Dieu lui rend.t sa ^

ssasSsSss

rendit la gloire, " 1" J"» abaiSséau*

^rruSevaar la Franc, Un jour, auréole, il la reiev f Couvrirent;
un

soldat parut sur le seun, en__

et suivi de vingt TMtoire ■ Ou *a t

Qtf, v»ent-.l tore . ^ sterne,

tion <pu ^ 1 du Ch. Schrist et lui demander devant le vica.re
du Chnst ^

fit pas, sans la religion, pour sacrer un empereur. »

A partir de cette époque, le révérend père Lacordaire se montre infatigable.

Son zèle et son ardeur enfantent des prodiges.

Douze prosélytes sont envoyés à Rome à la maison de noviciat ; l'apôtre franchit une quatrième fois les Alpes pour leur porter des consolations et du courage. Puis, sans reculer devant une route de quatre cents lieues, il accourt à Bordeaux afin d'y prêcher pendant la pé- Iriode quadragésimale.

De Bordeaux il vole à Nancy, où il prononce une magnifique oraison funèbre du général Drouot

Notre-Dame le revoit en 1843; il y retrouve la même foule, le même enthousiasme.

Appelé à Grenoble, à Lyon, à Strasbourg, à Liège, il laisse partout la semence divine. Jamais il ne se fatigue, jamais l'improvisation ne lui fait défaut.

Dieu l'éclairé et l'inspire.

Un jour, M. Villiaumé, auteur d'une Histoire delà Révolution, passablement rouge, mais remarquable comme exactitude, arrive de Lorraine et fait lire à M. de Lamennais quelques chapitres de cette histoire.

<: était un des auditeurs les plus assidus de Lacordaire à la cathédrale dejf Nancy. I

Encore sous l'impression tic cette parole éloquente, il dit à Lamennais :

— Que pensez-vous de votre ancien collaborateur?

— Je pense, répond Lamennais, que c'est un ambitieux.

— Par exemple! y songez-vous? murmure le jeune écrivain scandalisé.

— C'est un ambitieux, vous dis-je!

Quand on se fait moine, on s'enterre

sous les voûtes d'un cloître, et tout est dit.

Voilà où M. de Lamennais en était venu dans ses jugements sur l'apostolat et sur le zèle chrétien. Armscharpands et Danands n'avaient pas le suc-

ces des Conférences; le public se montrait, en vérité, bien injuste.

A Nancy, le célèbre dominicain jeta les fondements de sa pauvre communauté.

Un noble de la ville. M. de Sainl-Beaussand, prit l'habit de novice. Il fit donation de son hôtel au révérend père Lacordaire. Cet hôtel fut à l'instant même divisé en cellules et devint le premier monastère de l'ordre en France.

M. de Saint-Beaussand est mort, il y a quelques années, sous l'habit de Sain:- Dominique.

A Nancy, Lacordaire eut des admirateurs passionnés et d'impitoyables détracteurs. Un journal radical, le Pa-

triot, prenait à tâche de l'insulter chaque jour et de le calomnier dans sa feuille.

Les frères dominicains se plaignirent aux tribunaux, en l'absence de leur supérieur; mais Lacordaire, prévenu du fait, leur commanda de retirer la plainte, appuyant son injonction de ces paroles remarquables :

« N'attaquons personne , défendonsnous par nos œuvres. »

Le Patriote ¹ échappa, grâce à lui, à une condamnation judiciaire certaine.

¹ Ce journal fut rédigé plus tard par le mari de madame Clémence Lalire, bas-bleu connu. L'ancien rédacteur, ennemi de Lacordaire, est tombé dans l'indigence la plus profonde. Il gagne à peine deux francs ,>ar jour comme ouvrier typographe.

En 1830, les habitants de Nancy avaient chassé honteusement leur évêque. Depuis, il fut impossible d'obtenir d'eux que le prélat fût réinstallé sur son trône épiscopal.

M. de Forbin-Janson mourut loin de son diocèse.

Or, au milieu des passions et des rancunes mal éteintes, à Nancy même, dans cette cathédrale d:ou l'évêque avait été expulsé. Lacordaire prononça le panégyrique de l'evêque.

Il osa dire aux ouailles rebelles quelles étaient les vertus du pasteur.

On n'entendit aucun murmure , aucune plainte. Nancy courba la tête et pleura ses torts.

Le révérend père Lacordaire avait

LA CORDA IKK. 75

conquis en Lorraine toute la jeunesse intelligente.

Nous avons connu un poète nancéien , qui. chaque jour, servait la messe de l'apôtre, bravant avec une intrépidité rare les épigrammes du Patriote, et mettant le respect humain sous ses pieds.

Ce poète. ce chrétien courageux se nommait Désiré Carrière.

Lamartine et Alfred de Musset l'ont connu comme nous. Ils peuvent dire si le talent ne grandit pas au pied de la croix :

1 M. Désiré Carrière est mort, voici bientôt un an. Nous sommes heureux de rendre hommage à sa mémoire. Marié dans notre ville natale même, à Mirecourt, il y donna l'exemple des plus héroïques vertus chrétiennes. Huit mille personnes, accourues de toutes les

A Nancy, le couvent des dominicains est situé rue Sainte-Anne , derrière la cathédrale. On raconte que le père Lacordaire habitait la cellule la plus noire et la plus humide. Il aimait cette pauvre retraite ; il la soignait avec une attention extrême.

Chez lui jamais de poussière, jamais de papier brûlé.

Ses livres sont classés avec une symétrie parfaite. Le canif, l'écritoire, la règle se trouvent toujours disposés sur la table de la même façon. Quelquefois il s'interrompt dans l'entretien le plus sé-

- . onimunes environnantes , assistèrent à son convoi. Les œuvres du poète vont être publiées par sa veuve; celles du chrétien restent dans tous les souvenirs et dans tous les cœurs.

rieux pour aller ranger un objet quelconque.

Tout ce qui n'est pas à sa place le chagrine.

Dans la cour du couvent de Nancy, où il se promenait, un quart d'heure avant de parler à la distribution de prix du collège, méditant et préparant sa harangue, on l'a vu ramasser de petits morceaux de bois et les mettre dans le pan relevé de son scapulaire, pour aller ensuite les déposer au bûcher.

C'est l'ami de l'ordre par excellence.

L'esprit de méthode est un des traits les plus saillants de sa nature ; il le porte partout, dans les choses physiques et dans les choses morales.

Il est loin d'être sévère, et pourtant il n'y a pas d'exemple qu'un de ses moines lui ait refusé obéissance

Constamment il leur donne des exemples de modestie, d'humilité, d'abnégation. Qu'un étranger vienne loger au monastère , il s'occupera lui-même de balayer la chambre de son hôte et de lui dresser un lit.

Sa conversation a beaucoup de grâce.

Il s'exprime en termes de choix, avec une incomparable douceur. Tout ce qu'il y avait de pétulance et de vivacité dans son caractère a été vaincu par la volonté chrétienne.

Ce calme, néanmoins, et cette douceur ne nuisent en rien à son esprit.

Ses répliques ont parfois une originalité charmante.

— Eh! s'écriait-il, en réponse à un tableau très-sombre qu'on lui faisait de notre société moderne, pourquoi se récrier ainsi contre le monde? Il a du bon, je vous assure : c'est une caverne d'honnêtes gens.

Une autre fois, après une longue dissertation sur l'éloquence, il se résuma par ces mots :

— Ne donnez pas de la pioche ici et là: creusez toujours à la même place.

approfondissez, et vous serez orateur.

Qu'est-ce qu'un orateur? C'est un homme qui fait un tiuu.

Le révérend père Lacordaire a écrit quelques articles dans *Y Ere nouvelle*; mais, depuis dix ans, il s'occupe surtout de prédication, et voyage d'une extrémité de la France à l'autre pour y établir des maisons de son ordre.

Outre le couvent de Lorraine, il en a fondé un dans la Charente et un troisième à Paris, sans parler de la maison de noviciat, transportée à Flavigny.

petite ville du département de la Gâté d'Or.

En 1850, il fut nommé par le saintpère provincial des dominicains en France.

Au bout de trois ans d'exercice de celte, charge, on voulut l'élever à la di-

gnité de général de l'ordre, et le fixer à tout jamais en Italie ; mais Lacordaire supplia le pape de le laisser fonder un -"me à l'enseignement, et le père Jandel, un des moines de Nancy, fut promu au généralat.

Deux maisons du tiers-ordre sont ujourd'hui créées par le célèbre dominicain, lune à Oullins, près de Lyon, autre à Sorèze, dans la Garonne.

il faut ici revenir sur nos pas et racoler quelques détails de l'histoire du évérendpère Laeordaire en 184s.

Comme tous les esprits sages, comme «9 les cœurs droits, il pensa qu'on 3vait accepter le nouvel état de choses

82 LA CORDAI HE.

franchement, loyalement, sans détour étudier les allures des gouvernants et les voir à l'œuvre.

Or. - ssieurs de la république (remirent en voyant porter le dominicain aux élections de la Seine.

Ils craignaient qu'un autre abbé Maury ne régnât sur la nouvelle Constituante.

Sans pins de retard, une notice biographique, irès-économe de louanges, mais très-riche en insinuations perfides, est distribuée aux électeurs¹. On invite Lacordaire à se rendre au club;

te biographie était anonyme. L'auteur signait hardiment . L'a lieux montagnard.

on l'interpelle, un veut l'intimider, on

lui crie :

— Vous êtes monarchique !

— Expliquez un peu votre Lettre au Saint-Siège !

— Tirez-vous de là, révérend père!

— C'est facile, messieurs, répond le candidat. Je ne suis point un républicain de la veille, je suis un républicain d'aujourd'hui.

Tous les rieurs se mirent du côté du noine. On ne put réussir à lui enlever jn seul vote.

Paris le nomma trois jours après¹.

» Lacordaire ne parut qu'une seule fois a Ja Clisah

LACoRDA1RE.

' Le dernier discours de Lacordaire est led.,cours sur la Grandeur dénomme; ,1 le prononça dans la chaire de Samt- Koch en^.ettouchalaignestmn

de= écoles libres , ce qui occastonna que.quesplain.esduministère, adressées

à monseigneur Sibour.

Beaucoup de journalistes avaient arrogé la conférence du dominicain, de 3- -1 a -dre méconnaissable e, àlâ métamorphoser en pamphlet.

L'archevêque neut aucune peine justifier l'orateur.

U envoya ton, simplement auministre

le discours sténographié dans l'église même, au moment où Lacordaire le prononçait.

Néanmoins le bruit courut que l'illustre moine était en prison.

Deux cents lettres lui arrivèrent de tous les coins de la France : il fut obligé de prendre la presse pour secrétaire intime et de la charger de répondre à toutes ces correspondances inquiètes.

« Ma tête est sur mes épaules, écrivit-il en plaisantant; je suis libre, et je prêche quand bon me semble. »

Lacordaire , depuis ses anciennes luttes de journaliste, éprouve une ré-

pugnance visible . lorsqu'il s'agit de soutenir une polémique et d'occuper de lui l'opinion.

Tout récemment, M. Louis Veuillot, cet intrépide pourfendeur de Y Univers, qui a des idées diamétralement opposées à celles du dominicain le força de descendre clans la lice au sujet de l'inquisition.

Il lui jeta M. Jules Morel entre les jambes.

Aux yeux du grand inquisiteur Veuillot, Lacordaire n'a pas l'auto-da-fé en suffisante estime, et professe pour le san-bénito une admiration beaucoup trop restreinte.

Cette question du saint-office, renou-

LACORDAIRE. 87

velée si judicieusement de nos jours, prouve qu'il y a chez M. Louis Veuillot un esprit d'à-propos tout à fait recommandable, un tact exquis, une finesse l'aperçus vraiment digne d'éloges

Nous retrouverons bientôt M. Veuillot sur le champ de bataille biographique.

Au moment de clore cette comte et trop imparfaite histoire de l'éloquent prédicateur, nous demandons pour notre plume profane indulgence e pardon.

Peut-être n'appartenait-il pas à un homme du monde, à un écrivain que bien des gens accusent d'être superficiel et léger, de peindre cette vie si pure. Nous sommes resté nécessaire-

ment au-dessous de notre sujet. Mais si l'admiration la plus profonde et le respect le plus absolu peuvent racheter l'impuissance, nous déposons aux pieds du fils de saint Dominique notre respect et notre admiration.

Lorsque vous traverserez la rue de

Vaugirard, frappez à la porte de l'ancien couvent des carmes; entrez et faites-vous conduire à la cellule du révérend père Lacordaire.

Vous trouverez ce courageux champion de l'Église militante entre quatre murailles nues et froides.

Il porte, comme le dernier de ses moines, la chemise et la tunique de laine.

Une chaise, une table en bois blanc, voilà tout son mobilier.

Cherchez son lit, vous apercevrez une planche.

A trois heures du matin, chaque jour, il se lève au son de la cloche, pour aller à la chapelle psalmodier matines.

La règle ne l'a jamais trouvé en défaut dans l'observance de ses points les plus austères. D'un bout de l'année à l'autre il fait maigre; il jeûne depuis le 14 septembre, jour de l'exaltation de la sainte Croix, jusqu'à Pâques.

Sur son beau visage règne une paix inaltérable. Il y a dans son sourire quelque chose de céleste et dans ses

yeux un rayonnement de bonheur.

C'est la nature angélique et chaste dans toute son essence radieuse. Ses discours, son geste, sa démarche respirent la simplici-

té évangélique la plus naïve et la plus sincère.

Comparez ce noble front d'apôtre à la figure sinistre de M. de Lamennais, et dites oii est le calme, où est la sérénité,

ou eat la conscience

FiN.

NOTE SUR F/AUTOGRAPIIK.

Un jeune confrère en littérature, M. Delaage, a bien voulu permettre 5 nos éditeurs de reproduire en fac-similé la lettre ci-contre, qui lui a été adressée, au sujet de l'envoi d'un de ses livres. M. Delaage est un écrivain religieux très-estira • du révérend père Lacordaire.

, ^ „ ^ _Vi* _ /&fo

-< ^fc »V*v^

«ir^wNoW*<A.

,cn4t i~/

J'y. yf*t~i U^H, '^4-/^ Pw» tx. «~V.-/ *+Vv>-

PAR EUGÈNE DE WIRECOURT

Le roman moderne a failli à sa tâche. Au lieu d'organiser et d'instruire, il a, sur toute la ligne, accompli une mission de bouleversement et de mensonge. Parmi ces innombrables volumes jetés, depuis vingt ans, en pâture à la foule, trouvez une œuvre

consciencieuse, un livre écrit à la fois pour l'esprit et pour le cœur, qui vous instruit en même temps qu'il vous amuse, et laisse en vous quelques idées fécondes.

Cette œuvre, on la cherchera vainement* dans le bagage de nos faiseurs; ce livre, ils ne l'ont pas écrit, ils ne l'écriront jamais.

Donc, c'est à une autre génération littéraire qu'il appartient de réhabiliter la muse du roman. M. Eugène de Mirecourt est à la tête de ces courageux littérateurs qui ve'i-

lent une renaissance et qui consacrent leurs

efforts à l'accomplir. Son livre des Confessions de Motion Delorme a su joindre à l'intérêt soutenu du récit l'étude sérieuse de l'histoire. Le respect des traditions et des chroniques, la peinture de caractères la plus expressive et la plus fidèle sont les traits distinctifs de cet ouvrage. Tout un règne se développe aux yeux du lecteur avec les péripéties saisissantes qu'il a fait naître, avec les épiques les gracieux ou terribles dont les mémoires du temps ont gardé la trace. Autour de Motion Delorme, et dans le cadre dont l'auteur a fait choix, resplendissent les grandes figures historiques du cardinal de Richelieu, de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Buckingham, de Mme de Chevreuse, de Bassompierre et de cent autres. Le drame et la comédie se donnent la main dans ces pages curieuses. Tout l'esprit de l'époque s'y résume. On y retrouve les traditions véritables, les détails authentiques, les piquantes anecdotes, les scènes intimes, les mœurs, les coutumes et le langage du siècle. Tout est reproduit dans cette forme si colorée, si attrayante, et avec ce style simple, élégant et

rempli de verve, qui caractérisent les œuvres de M. Eugène de Mirecourt.

Nous avons acquis de Tauteur des Contemjwrains et de M. Gabriel Roux, son ancien éditeur, le droit d'illustrer les Confessions de Ma rion Déforme , et la publication par livraisons nous a paru la plus convenable pour éditer ce livre.

La première livraison paraîtra le 31 juillet 1855.

Conditions de la souscription •'

Les Confessions de Marion Déforme, par E de Mirecourt, formeront 2 volumes gran Jésus.

20 gravures sur acier et sur bois, tirées à part, dessinées et gravées pur les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 centimes.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus.

Un : ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet 15 francs.

ON SOUSCRIT A PABIS

Chez GUSTAVE HAYARD, Editedk,

15, RCK GI'ÉNÉGALD, 15,

Et fhei tau 1rs lilraire» de la Frante ci de I7tran<rer

■in .t. 18.

r\ÏL

GUSTAVE HAVARD EDITEUR

15, BCE CCÉNÉGACD, 15 L'Atleur et l'Éditeur se wsemnt kul dr<
it Je reproduction

RAC1ÏEL

Le 24 mars 1820, dans une misérable auberge de la Suisse , Esther Haya , femme d'un colporteur juif, appelé Félix, mit au jour un enfant du sexe féminin, qui reçut les noms d'Elisabeth Raekel. On ne consigna régulièrement celle naissance sur aucun registre civil

ou religieux. 11 en résulte que la sublime tragédienne dont l'Europe entière salue la gloire n'a pas même ce que le plus obscur des enfants du peuple a toujours, c'est-à-dire un acte qui constate son origine l.

Pendant dix années consécutives, le père et la mère de Rachel voyagèrent en Suisse et en Allemagne.

Sans toit, sans pénates, n'ayant pas toujours du pain aux lèvres et traînant avec eux leur progéniture en haillons, ils couraient d'une foire à l'autre , pour y vendre ces mille objets indescritibles

1 Tout ce qu'on a pu retrouver est une note du bourgmestre d'Aras, canton d'Argovie, mentionnant qu'une femme qui coipor-tait venait d'accoucher dans un village appelé Munf. Cette note ne contient aucune désignation de religion ni de famille.

qui composent Ja pacotille des juifs nomade-.

Jamais . à aucune époque . mère de famille ne déploya pour vaincre le sort plus d'intrépidité que la femme du colporteur Félix.

A force de travail et de patience, elle réussit à abriter toute sa bohème à Lyon, dans une pauvre échoppe de marchande à la toilette.

Pendant qu'Esther Haya vendait ou échangeait des bardes, son mari donnait quelques leçons d'allemand; Sarah, l'aînée des petites juives, allait chanter dans les cafés, en s'accompagnant de la guitare, et sa sœur Rachel faisait la col lecte autour des tables.

Vers 1830, ils prirent le chemin de

Paris, où les attendait une tout autre destinée.

Les anciens ont dit que la fortune était aveugle ; nous la croyons au contraire fort clairvoyante. Elle tient une bascule railleuse, au moyen de laquelle nous sommes portés de bas en haut et de haut en bas, presque toujours sans nous y attendre, et au plus grand amusement de la folâtre déesse.

Arrivés à Paris , les Félix vécurent d'abord à peu près comme à Lyon.

Rachel , devenue plus grande , chantait avec sa sœur à la porte des établissements publics, et rapportait, le soir, au taudis commun la recette de la journée.

Quelques flatteurs maladroits ont

voulu nier, pour faire leur cour à Hermione. ce détail pittoresque de son histoire, ignorant sans doute quelle a eu le bon esprit de le raconter elle-même.

Ce dut être pendant un épisode de cette vie errante que l'illustre fondateur de l'institution royale de musique religieuse, Etienne Choron, rencontra les deux jeunes filles et leur proposa de suivre sa classe.

11 rendit visite au père et à la mère. C'était Rachel surtout qu'il tenait à avoir pour élève. Sur ce front d'enfant, le vieillard avait aperçu le rayonnement d'une étoile.

— Comment vous appelez-vous, ma chère petite? lui demanda-t-il.

10 a A CHEL.

— Je me nomme Elisabeth Rachel monsieur.

— Rachel: murmura Choron, voilà qui sent 1 Ancien Testament. Ce nom-là ne convient guère à la musique chrétienne,

— Il me reste celui d'Elisabeth, dit la jeune fille.

— D'accord ; mais le beth est de trop. Je vous inscrirai sous le nom d'Élisa. Présentez-vous demain à ma classe, et ne courez plus les rues. Je me charge de votre avenir.

Choron tint parole.

Au bout d'un mois, B'apercevant que l'organe métallique et nerveux de sa protégée la rendait propre à la déclamation plutôt qu'au chant, il alla lui- :

Bême la présenter à Pagnon Saint- Vulaire. qui formait des élèves pour la pgédie et la comédie,. en dehors du

unservatoire.

Le vieux professeur accepta la jeune sraélite pour écolière.

Elle savait à peine lire; son nouveau îatre lui donna des leçons tout à fait aternelles.

Quatre années durant, il remua ce ;rrain sans culture , et y sema cette

oisson de gloire et d'or que l'ex-bo-

?mienne des carrefours de Lyon re-

êteille aujourd'hui.

Les rôles à'Hermione, d'Iphigénie et Marié Stuart furent im-plantés par

int-Aulaire dans le cerveau de son

ve, mot par mot, hémistiche par

U RACHEL.

hémistiche , intonation par intonation

C'était entre lui et la jeune fille une lutte perpétuelle.

Élisa préférait apprendre la Dorine de Tartufe, la Philaminte des Femmes sa- ?, ou la Lisette des Folies amouî. Elle traitait de radoteurs tous ceux qui essayaient de lui prouver que le genre tragique seul était en raison de 1_: puissance de sa voix et de son

-

Ce goût singulier de la grande artisfg pour la comédie existe encore.

Elle est dans Le ravissement , lorsqu'elle peut jouer, soit à l'Odéon, soit dans quelque théâtre de société , les rôles de Dorine et de Marinette ' , où

1 Elle a même osé, le 1er juillet 1844, aborder a dernier rôle sur la scène où elle joue Phèdre. ^

chacun s'accorde à la trouver médiocre.

Un jour, M. Védel, caissier du Théâtre- Français, reçut à son bureau la visite d'une débutante, qui le supplia de venir l'entendre à la salle Molière¹.

— Que jouerez-vous. mon enfant? lui demanda-t-il.

— La soubrette du Philosophe marié.

— Sera-ce tout ?

— Non, je commencerai par le rôle d'Hermione. Mais je n'y suis pas bonne ; rendez seulement pour l'autre pièce.

Comme tous ceux qui apercevaient la mme Félix pour la première fois , l. Védel remarqua le caractère expres-

Rue Saint-Martin. Saint-Aulaire avait loué cette lie pour y exercer ses élèves.

>if de sa physionomie et la sonorité n

son organe.

Il se décida, quoi qu'elle en eût dit, à la voir dans son rôle tragique.

Le soir même, il était à la salle Molière.

Après avoir écouté un acte d'Andromaque, il quitta vivement son avant-scène, prit un cabriolet, brûla le pavé jusqu'à la rue Richelieu, et ramena Jouslin de la salle au théâtre où jouait Élixa.

— Voyez cette petite juive de quinze ans, lui dit-il. C'est une merveille.

On commençait le troisième acte. Jouslin poussa des exclamations de surprise. Il n'avait jamais entendu de cela

1 Directeur de la Comédie Française

; rôle vers avec une netteté plus gran-

, un talent de diction plus admira-

Quand Hermione se montra dans le

philosophe marié sous un cotillon de

lubrette, il se leva furieux, courut dans

5 coulisses et dit à Saint-Aulaire :

— Ah ça ! mais vous êtes fou !

— Pourquoi ? demanda le professeur.

— Vous gâchez cette enfant par vos rôles de Destouches.

— Oui, je le sais. Que voulez-vous ?

Obtenir d'elle obéissance n'est pas chose vile ; elle est têtue comme une muidalouse.

— Eh ! corbleu ! cria Jouslin, dites :

dame Félix de lui donner le fouet .

le est d'âge encore à le recevoir.

Id RACHEL

Pais, riant aussitôt de sa colère, îi pria le professeur de lui amener la jeune élève, quand elle ne serait plus er scène.

Un instant après Elisa parut.

— Mademoiselle, dit Jouslin, vous te nez à entrer au Conservatoire?

— Oh ! monsieur, répondit-elle, c'es mon plus grand désir.

— Vous y entrerez. Je me fais fort d vous obtenir en outre un secours d six cents francs. Mais si vous avez malheur de jouer à l'avenir un rôle c soubrette, un seul, c'est au ministre et moi que vous aurez affaire.

Dès le lendemain, la jeune fille éU admise au Conservatoire dans la clas I do Michelot: c'était le 27 octobre 1836 t

Peu de temps après, Jouslin fut éliminé de la Comédie-Française. Védel, qui lui succéda, battu tout d'abord en brèche par les sociétaires et perpétuellement occupé à se défendre contre leurs attaques, oublia le secours promis.

Les Félix avaient hâte d'exploiter le talent d'Élisa; leur pauvreté ne diminuait pas, et le nombre de leurs enfants augmentait beaucoup 1.

M. Poirson, directeur du Gymnase, assistant par hasard à une représentation de Chantereine, vit notre jeune tragédienne dans le rôle d'Ériphile.

Ils en avaient alors cinq, dont quatre filles, Strah, îlachel, Rébecca, Lia , et un garçon nommé Raphaël. ifers 1840, ils eurent une dernière fille qui porte le \$ loin de Dinah.

18 RACÏIEL.

Son admiration se traduisit par des offres sérieuses.

Depuis quelque temps les vaudevilles à Tenu de rose de M. Scribe ne faisaient plus que des recettes médiocres. Poirson voulait essayer d'un autre genre, afin d'empêcher la désertion complète du public. Il appela dans son cabinet i "Ëriphile de la salle Chantereine; elle accourut accompagnée de son père.

— Combien voulez-vous gagner, mademoiselle? demanda Poirson.

La jeune fille regarda l'auteur de ses jours, qui se hâta de répondre dans son idiome tudesque :

— Nous falons teux mille vrancs, gomme un liard.

— Vous valez mieux auo cela, dit

Poirson. Je vous en donne trois mille, avec une augmentation annuelle du tiers de cette somme, si votre fille réussit à mon théâtre.

—Drès pien! che signe dout te suite ' s'écria Félix père, émerveillé de cette bonne fortune.

— Il s'agit à présent de savoir le nom que mademoiselle prendra sur l'affiche, dit le directeur. Je ne veux à aucun prix de celui d'Élisa.

— Aimez-vous mieux le nom de Rachel? demanda la jeune fille. M. Choron me l'avait fait quitter lorsque j'étais son élève.

— Quelle sottise ! Ma cuisinière s'appelle Élisà; tandis que Rachel... à ia

bonne heure : Gardez ce nom, ne le quittez plus.

L'administration du Gymnase commande le jour même une pièce capable de donner l'essor aux qualités dramatiques de sa nouvelle pensionnaire. En moins de trois semaines la Vendéenne de If. Paul Duport est écrite et mise à l'étude. On sonne toutes les fanfares de la presse pour amener le public à la première représentation. Le public arrive : mais il accueille avec froideur la merveille qu'on lui présente. Rachel n'a pas l'ombre de succès.

Poirson se décourage, eifàce la Vendéenne de l'affiche, et dit :

— C'est un four:

il plante là sa débutante, ou ne lui

donne plus que des rôles insignifiants.

Hache! court à la Comédie-Française.

Elle demande à parler à M. Védel. Celui-ci, toujours en bataille avec les sociétaires, ne peut la recevoir; il laisse même une lettre qu'elle lui écrit sans réponse. D'un autre côté. Michelot, professeur de la jeune fille au Conservatoire, n'ayant qu'une foi très-médiocre dans le talent de cette élève, lui refuse en quelque sorte son patronage.

Désolée, suppliante, elle s'adresse à Provost\ qui la toise des pieds à la tête. la juge solennellement d'un coup d'oeil et lui dit :

—Vous n'êtes pas taillée pour la scène,

1 Premier comique du Théâtre-Français.

ma chère. Allez sur le boulevard et vendez des bouquets !

La pauvre juive, abandonnée de tous, va frapper, en désespoir de cause, à la porte de Samson, l'éminent artiste, qui doit bientôt figurer dans notre galerie, au double titre d'auteur plein de goût et de finesse, et de comédien parfait.

Il suit les traces de Molière.

Samson écoute Rachel, et s*écrie :

—Bonté divine! si j'avais votreorgane, quels miracles je voudrais accomplir !

— Eh bien ! dit Rachel , faites passer votre génie dans ma voix. Soyez mon maître.

A partir de ce jour, Samson dirige la jeune fille, et met sa vieille expérience au service du larynx merveilleux dont la

nature a doué mademoiselle Félix. Elle se montre beaucoup plus docile que chez Saint-Aulaire, abandonne sans rémission les soubrettes , n'étudie que les grands rôles tragiques, et se trouve assez forte, au bout de quelques mois, pour se montrer sur la scène française.

Védel obtient des sociétaires un court armistice.

Il en profite pour résilier l'engagement de Rachel au Gymnase, lui épargnées formalités de l'audition, celles des débuts, et l'attache au Théâtre-Français comme pensionnaire, à raison de quatre mille francs pour la première année. L'affiche annonce

bientôt mademoiselle Rachel dans le rôle de Camille des Horace*.

Une chaleur tropicale brûle Paris.

Tout le monde est aux champs ou à la mer. Quand nous disons tout le monde, il faut entendre la société lettrée, artistique, intelligente.

Par hasard, néanmoins, le docteur Véron n'est pas parti.

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire quelques lignes des Mémoires de cet excellent bourgeois. Il est plus spirituel et plus malin qu'on ne pense. Écoutez plutôt :

« Par une belle soirée d'été, le 12 juin 1838, cherchant l'ombre et la solitude,, j'entrai vers huit ou neuf heures au Théâtre-Français. (La délicieuse épigramme !) On comptait quatre spectateurs à l'orchestre, je faisais le cinquième. Mes regards furent attirés sur la scène par une physionomie étrange, pleine d'expression, au front proéminent, à l'œil noir caché sous l'orbite, plein de feu. (Comme

ous écrivez bien, docteur!) Tout cela planté urun corps grêle, mais d'une certaine élégance e poses, de mouvements et d'attitudes. Une oix timbrée . sympathique, .du plus heureux iapason , et, par-dessus tout, très-intelliente, rendit attentif mon esprit distrait et lus disposé à la paresse qu'à Tadmiraon. (Allons donc ! Été comme hiver , les ctrices ont toujours stimulé votre enthousasme.) Cette physionomie étrange, cet œil lein de feu, ce corps grêle, cette voix ingento, c'était |pl« Rachel : elle disait our son début le rôle de Camille dans orace.

« L'impression vive et profonde (Ah ! oui, op vive et trop profonde !) que me causa 1 premier coup cette jeune tragédienne résilia en moi de confus souvenirs.

■ A force d'interroger ma mémoire, je me ppelai une physionomie singulière, jouant rôle de la Vendéenne au Gymnase ; je me ppelai aussi une jeune fille pauvrement tue, chaussée grossièrement (Docteur ! docur ! il fallait lui acheter des bottines) qui,

interrogée devant moi dans les corridor d'une salle de spectacle sur ce qu'elle faisai répondit, à mon grand ébahissement d'un voix de basse-taille et du ton le plus sérieux « Je poursuis mes études. » Je retrouva dans Mlle Rachel cette physionomie singulièi du Gymnase (Décidément, votre rédaction beaucoup trop de physionomie, docteur!) i cette jeune fille pauvrement vêtue qui pour suivait ses études.

« Bien à plaindre ceux qui, dans les art ne savent ni abhorrer ni admirer : tableau statues, monuments, chanteurs ou cantatrice comédiens ou comédiennes, tragédiens (tragédiennes , j'abhorre ou j'admire. ((diable d'homme! il a toujours donné da les extrêmes.) La jeune Rachel m'avait étonn son talent me passionna. Il me fallut au pi vite mettre la main sur mon ami Merle, do je partageais les goûts et les entrainemen littéraires, pour le contraindre à suivre 1 débuts de celle que j'appelais déjà mon pe prodige.

« — Cette enfant-là , disais-je, lorsque i

RAGHEL. 27

ivze ou quinze cents bons esprits qui font tpinion publique à Paris l'auront entenê et jugée, sera la gloire et la fortune de Co-

médie-Française ». »

Qu'en pensez-vous? Notre délicieux faficant de Mémoires parle de la sorte |gtemps encore.

Et voyez la chance! admirez l'étoile

\$ Rachel !

Il n'y a pas que lui Véron qui soit

rjstê à Paris. Le feuilletoniste Merle est

prêt à lui venir en aide, et Janin. qui

lirait cru ? n'est point à Dieppe.

On annonce au docteur, toujours assis

l'orchestre et couvant des yeux sa

ière tragédienne, que le prince des

\[Mémoires d'un Bourgeois de Paris, tome IV es 196 et 197.

critiques se prélasse en haut sur un van du foyer.

— Jupiter! ô Jupiter! s'écrie Vérc Sons plus de retard, il s'élanc
monte lescalier quatre à quatre, arri et tombe sur .Tanin
comme un ouraga

— Malheureux: dit-il, vous n'èles \.

dans la salle ! .

— Non, répond le critique. Je déte< les bains russes.

— Alors vous ignorez ce qui >c pass

— Que se passe-t-il ?

— Duchesnojs et Raucourt sont r« suscitées.

— Pourquoi faire?

— Ne blasphémez pas : suivez-moi

— Ou cela ?

— Dans une luge.

- Miséricorde : el la chaleur?

— 11 n y a pas Je chaleur qui tienne. Jfanin, pris au collet, se voit entraîné ir l'intrépide partisan de Rachel. Véron lait asseoir dans une loge de face et i dit, en parodiant un mot célèbre de Grèce antique :

« — Sue, mais écoute ! »

Et voilà comment la brillante renome de Rachel prit naissance l. Admetun instant que le docteur Véron îût pas cherché, le 28 juin 1838, à a f heure* du soir, l'ombre et la soli-

Janin publia Mir elle un premier article dans les als. Si l'on veut en croire le facétieux critique, pnione, eu allant le remercier, lui aurait dit : que j'êlais-i-au Gymnase l'an patte. À quoi a aurait répondu avec uu éclat de rire : Je le sans!

tude: supposez que Janin eût été I Dieppe et Merle à Trouville, bien c(tainement personne au monde ne ce naîtrait Hermione ; les douze ou quin cents bons esprits qui font l'opini publique ne l'eussent ni entendue jugée, et la célèbre tragédienne eût i four comme au Gymnase.

C'est là ce que vous avez voulu prouver, n'est-ce pas, docteur?

Donc, la France, l'Europe et l'univers entier vous adressent aujourd'hui notre bouche tous les remerciements dont vous êtes digne.

Si Rachel, ingrate comme beaucoup de filles d'Eve, a parfois oublié vos bienfaits, soyez généreux, docteur ; pardonnez-lui ! Ne vous vengez pas en racontant

certains petites anecdotes fort piquantes sans doute ; mais qui frisent le scandale, celle-ci par exemple :

« Dans ses moments de dépit et de colère intimes (Intimes ! songez-vous, docteur ?

mis-êtes un fat !), Marie Rachel montre parfois la même intempérance de langage que

Thiers. Elle s'était prise, un jour, de querelle avec moi. (L'intimité mène si loin !) Je

tenais tête : j'entendis s'échapper de ses lèvres, à petit bruit, le mot canaille ! On se réconcilia. (Peste ! après un pareil mot ?)

i — Tout cela est bel et bien, lui dis-je ;

vous m'avez apostrophé d'une de ces injures que personne ne s'était jamais permis

m'adresser ; vous m'avez appelé canaille !

: — Plaignez-vous, me répondit-elle en souriant, ce n'est que depuis ce moment-là que vous êtes de la famille \ »

^Mémoires d'un Bourgeois de Paris, tome IV, page 234.

Ouf!... et l'on nous accuse , nous a très innocents biographes? Vous entend comme les contemporains parlent d'eux mêmes.

Rachel a fait de l'esprit à ses dépeinteur, et aux dépens de ses proches

Quant à vous, si l'histoire que ne venons de lire est une petite vengeance il nous semble que vous griffez un peu votre joue avec celle d'Hermione.

Enfin, passons!

Nous sommes charitable, et nous fermons la porte aux commentaires.

Que le succès de Rachel soit dû non aux personnages qui se flattent de l'avoir produit, il n'en est pas moins à constater que la jeune tragédienne, après avoir joué, deux mois durant, en

sence de recettes plus que médiocres amena tout à coup ces mêmes recettes à la somme énorme de deux mille écus Elle fit gagner cent mille francs, en octobre, à la caisse du théâtre.

Ces finances entraient en partie dans la poche des sociétaires, mais ils n'en jetaient que des clameurs plus vives \ les entendre , on brûlait le théâtre ; on écrasait le genre comique sous le genre tragique , on sacrifiait tout à un engouement passager. « Mademoiselle Rachel, disaient-ils, finira par montrer des prétentions exorbitantes: elle nous enrichit pour mieux nous ruiner ensuite. »

Il y avait beaucoup de vrai dans ces écrivains et beaucoup de juste dans les plaintes.

Hais L'avènement de Rachel était un fait accompli. Son répertoire se composait déjà de plusieurs rôles magnifiques, dans les-

quels le public la couvrait de bravos. Elle avait joué Camille des Horaces, Emilie de Cinna, Hermione d'Andromaque , Aménaïde de Tancrède , Ériphile à Iphigénie en Aulide et Moïsinie de Mithridate. Un septième rôle, qu'elle étudiait par les conseils de M. Védel, était attendu avec impatience. C'était le rôle de Roxane.

Le 23 novembre, l'affiche annonça Bajazet.

Beaucoup de journalistes entraient dans la querelle faite à l'administration par les sociétaires et trouvaient le grief de ceux-ci très-motivés. Janin lui

RAGHEL. 35

même se repentait d'avoir fait Rachel, comme Dieu se repentit jadis d'avoir fait l'homme. N'ayant pas la puissance d'appeler un déluge et de noyer la tragédienne, il résolut de la démolir (textuel) *.

Avant le lever du rideau, les hostilités commencèrent

« — Vous allez voir une jolie chute ! s'écriait-on. — Lui faire jouer Roxane, quelle absurdité ! — Ce Védel n'a pas l'ombre de sens ! — Elle sera détestable ! — Dites atroce ! — On la sifflera ! — Nous la sifflerons ! »

1 Ce 112 fut pas la seule fois que le journalisme afficha de semblables prétentions. On se rappelle l'apparition de M^u Maxime à la Comédie-Française. À en croire beaucoup d'articles, cette tragédienne était supérieure à Hermione.

Tous les échos du foyer répétaient ces phrases gracieuses.

Rachel parut en scène. On l'accueillit avec une froideur qui la déconcerta. Les romains du parterre, gagnés par l'ennemi, eurent

d'un bout à l'autre de la pièce les mains affligées de mutisme.

On chuchotait au fond des loges, on riait, on se plaisait à augmenter le trouble de la pauvre fille, qui réellement fut au-dessous d'elle-même.

— Ah ! pardieu, vous avez fait de la belle besogne ! cria Janin, du plus loin qu'il aperçut Védel. Carpentras ! mon cher, Carpentras !

Le lendemain, Rachel éplorée courut chez le dispensateur de sa gloire.

— Eh ! vous n'écoutez rien, lui dit-il,

RACHEL 57

vous n'en faites qu'à votre tête. Vous

êtes mauvaise et vous resterez mauvaise dans Ruxaie !

Mais Janin comptait sans le public véritable, dont l'avis diffère quelquefois du sien. La seconde représentation de Bajazet fut un triomphe. A la troisième, on se battait aux portes de la Comédie-Française, et la quatrième fit monter le chiffre de la recette à plus de six mille francs.

Janin faillit en avoir une attaque d'apoplexie foudroyante.

Cette fois, les quinze cents bons esprits ne réussirent pas à faire l'opinion.

Mademoiselle Rachel était victorieuse sur toute la ligne. Vue pluie de fleurs et de couronnes lui tombait, à chaque représen-

tation. des avant-scènes et des loges. Un soir, elle emporta dans sa robe dix à douze des plus gros bouquets et vint les déposer aux genoux de Provost, en disant :

— Voulez-vous m'en acheter, puisque vous m'avez conseillé d'en vendre?

— Allons, allons, méchante, embrassez le faux prophète, et ne lui gardez plus rancune ! répondit le spirituel cornélien.

Cet hiver de 1838 à 4 839 fut pour l'heureuse juive une ovation perpétuelle.

La haute société de Paris la comblait de caresses et de prévenances; elle était accueillie dans les salons les plus en

vogue, et les femmes de ministres l'honoraient de leur intimité.

Madame Duchâtel ne pouvait plus vivre sans Hermione.

Il y avait alors à PAbbaye-aux-Bois un cercle moitié mondain, moitié mystique, dont la vieille madame Récamier se

trouvait être la reine. On voyait là beaucoup de débris de la restauration mêlés aux ruines de l'empire, nombre de comtesses dévotes , cinq ou six basbleus catholiques, des prêtres, des archevêques, et M. de Chateaubriand.

Tout ce inonde fit des avancemademoiselle Rachel.

Quelques tentatives de conversion eurent lieu. Le baptême de la grande ca-

RACHIEL

trice a Notre-Dame eût été pour l'Église une touchante cérémonie.

Hermiohe se laissa prêcher, cajoler, dorloter, sans avoir le moindre désir de se faire chrétienne. Elle étudia, sous l'inspiration de ses hôtes illustres, le rôle de Pauline dans Polyeucle, et prononça devant eux son je crois ! avec un accent qui donnait le plus bel espoir; mais, hélas! elle sortit du cénacle de la rue de Sèvres aussi juive qu'elle y était entrée,

Ses exigences à la Comédie-Française, ainsi que lavaient prévu les sociétaires, croissaient de jour en jour.

Engagée à quatre mille francs, elle en demanda bientôt le double., et, d'augmentation en augmentation , elle ar«

a au chiffre de vingt mille francs de î avant la fin de 1840, ce qui repré-

îait, en y joignant les feux et I -aiions. une somme de soixante mille ics par an , c'est-à-dire un tiers de s que ne touchait made-moiselle Mars.

es conquêtes de Rachel'sur la caisse levaient pas rester en si beau che-

m frère et ses sœurs avaient pris

au théâtre. Il fallut tour à tour

* avec des appointements

Êêtes. Sarah, Rébecca, Raphaël,

que Dinah, qui jouait dans le
 'de imaginaire le rôle de la pe-
 fille menacée du fouet par Argan,
 "geaient en même temps que leui
 On ne disait plus : Allons à la Cédie-Fi „jU di>ait : Al1"
 à la synagogue.»

Les juifs, du reste, envahissent, qos jour,, bien d'autres posi-
 tions d'autres carrières. Un homme d'infiment d'esprit s'écriait
 dernièrement vant nous :

— Une seule chose m'étonne, c qu'un juif ne soit pas
 archevêque

Paris !

Après la question de l'engagement vint pour Rachel la qi non
 des congés. Elle demanda t mois d'abord puis elle en exigea da\
 tage1.

- Son premier congé lui fut accordé en 1840 M rendit a Lyon ,
 où les échevins lui déreroèri

l'heure où nous écrivons, elle a •ante-deux mille francs de ûxi\
 pour r deux fois la semaine pendant six seulement. Elle touche
 dix francs ;ux par représentation. Ces feux s'é- II à cinq cents
 francs, s'il lui conde jouer une fois de plus telle ou semaine, et ses
 congés, l'un dans 'e, lui rapportent chacun près de mille écus.
 Bref, elle gagne, année mte. de trois cent cinquante à qua- 3u t
 mille francs.

st un denier fort respectable. Notre ; seul a pu donner à la gloire le au de Rothschild.

couronne dont nous avons parlé dans la Mode Pierre Dupont. Cette couronne était d'or et représentait une valeur de six à sept mille

44 fl A Cn EL.

Et la vivais, ô vieux Corneille, ,r une pension de deux mille livres !

Hermione est juive dans toute l'ext sion de rapacité métallique ordina ment attribuée à ce mot. L'or, toujo l'or, voilà sa devise. Il lui en faut, c une des conditions nécessaires à existence. Au-dessus du sac déçus, rouleau de louis, du diamant et d< pierre précieuse, mademoiselle Félh voit plus rien.

Il y a dix-huit mois environ, les m< I cins, la voyant attaquée d'une maladi langueur, cherchaient une distraction^ remède, quelque chose enfin qui pî faire sortir de l'atonie générale où se trouvait. Tous leurs efforts, to

R A C n E L tS

s tentatives demeuraient sans rékt

lix père eut alors une idée triomîte : il apporta la cassette à l'or et bijoux.

place devant Rachel cette cassette rte ; elle y plonge rapidement les s. Sa bouche s'entrouvre et frémit loisir . ses yeux se raniment , ses se colorent. Elle fait ruisseler ens doigts les pièces brillantes, elle es bracelets, les bagues, les colelle sourit à l'éclat

des pierres préus. L'instinct de coquetterie de la e se trouve pour quelque chose sa joie; mais la juive surtout, la

Les médecins, à chaque nouvelle teinte de la maladie, renouvelèrent 1 plication de ce remède vainqueur, chel fut guérie.

Le 15 mai 1840, elle joua pour la \ mière fois le rôle de Pauline dans lyeucte. Elle aborda, le 22 décembre la même année, celui de Marie Stiil et le public ne tarda pas à l'appla^ dans la Chimène du Cid1.

1 La place nous manque pour donner la liste con de ses rôles. Outre ceux que nous avons déjà cités les principaux de l'ancien répertoire : Esther [28 I 1839); Laodie de Nicomède (9 avril : Ariane 7 mai Bérénice (6 janvier 1844,; Electre dans Or este cenibre 1845); Athalie (5 avril 1847). Les rôll* nouveau répertoire sont : la Frédégonde d mercier (5 novembre 1842; ; la Judith de Mme | rardin (24 avril 1843;; la Virginie de M. Latour Ybars [5 avril 1845); la Jeanne d'Arc de M. Sou avril 1846;; la Lucrèce de Pensa rd .24 mars 18

M - son plus admirable et son plus

■lalani succès fut le rôle de Phèdre.

A aucune époque les annales drama-
jues n'ont enregistré pareil triomphe.

i part rre aux combles la salle frisson-

il. La terreur, la passion, la frénésie

l'amour étaient excitées, rendues avec

ie vérité sinistre, une verve effrayante,

e puissance à confondre. On n'applau-
sait pas. un perdait en quelque sorte
sentiment de son être pour vivre de la
de la tragédienne: on tressaillait

sbé de Victor Hugo [18 mai 1850), etc., • Mptou ni Y Ombre de
Molière, ni le Vieux de la lègue, ni Clcopâtre, ni le Moineau de
Lesbie, ni de Belle-Isle, ni Valérie, ni Diane, ni Louise de ni
même Lady Tartuffe. M::e Rachel y a Bsignifiante relativement,
comme dans le Roi a: , de George Sud, et dans Horace et Lydie,
de Pousard.

48 liACHEL.

avec toutes ses fibres, on palpitait c ses joies, on rugissait de
ses colère L'âme suspendue à son geste, à ses le vres; le cœur
bouleversé par son coi pable amour, vous sentiez avec époui vante
le crime vous saisir, l'inceste voi brûler le sang. Racliel jetait sur
v(épaules la robe du Centaure, et vous 1 vrait à ses dévorantes
ardeurs.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée!

Jamais le vers de Racine n'eut une e:

pression plus fatale. Depuis dix an Phèdre a paru cinquante
fois sur le thé; tre de la rue Richelieu, et cinquante fo le même ef-
fet a été produit.

Si une statue de Phidias, animée pi un souffle créateur, drapée
dans le p<

rlum et chaussée du cothurne, traversai! les siècles pour venir après trois mille uni respirer, marcher, parler devant nous, on ne verrait pas une représentation plus parfaite et plus absolue de la beauté antique.

Rachel est grecque des pieds à la tête, dans son galbe, dans sa démarche, dans ses mouvements, dans sa pose. La draperie suit ses gestes et retombe auto îr d'elle avec un art inimitable, avec me grâce athénienne.

Elle a tout reçu de la nature, ampleur du geste, majesté de la contenance, force du regard, sûreté de la voix.

C'est dans l'organisai. m de son larynx qu'il faut chercher la cause des effets inouïs auxquels nous la voyons aitein-

dre. Rachel est un écho de ses professeurs, écho magnifique, écho sonore, toujours sûr de répéter la syllabe, le mot, la phrase comme on les lui fait entendre. C'est un diapason qui donne le la avec une justesse merveilleuse, un instrument dont toutes les gammes, toutes les notes, toutes les modulations montent ou descendent, grondent ou s'adoucissent, éclatent ou s'apaisent dans le plus parfait accord, sans que jamais une corde fausse chagrine votre oreille.

Ici nos lecteurs vont se récrier.

Quoi! ces prodiges de diction, cette science de débit, ces accents passionnés, ironiques ou terribles, tout cela se réduirait à une précision mécanique, due au hasard?

RACIEL. 51

Non, prenez garde!

Raciel comprend ce qu'elle exécute; mais elle ne devine rien.

Douée d'une mémoire solide, elle coordonne dans les cases de son cerveau les effets qu'on lui indique et les retrouve à coup sûr, lorsqu'elle en a besoin. C'est un instrument, mais un instrument qui a une came et qui, loin du maître, sait répéter les harmonies écloses sous le souffle et sous les doigts du maître.

Seule et sans secours, elle n'a aucune force créatrice. Elle tâtonne, elle s'égare, elle se perd dans les nuages de l'ignorance et du doute.

Un diamant est perdu dans l'ombre; apportez une lumière, il étincelle.

Arclimède disait : « Donnez-moi un
point d'appui, je soulève le monde! »

Rachel a trouvé le point d'appui d'Archimède.

Toutes les fois qu'elle aborda un rôle, elle va trouver Samson. qui le lui explique, le lui mâche en quelque sorte, depuis le premier vers jusqu'au dernier, réglant les poses, les intonations, les gestes, éclairant du flambeau de l'art cette belle intelligence incertaine et presque aveugle.

Samson tient les ressorts du génie de Rachel, il a dans la main les clefs de sa voix.

La passion, l'ironie, le désespoir, la terreur, il fait tout naître, tout résonner, tout frémir. Il n'est pas une note dans ce gosier d'airain dont il ne sache les res-

sources et qu'il ne fasse vibrer à sa guise. Rachel ayani voulu jouer Agrippine de Britannicus, sans consulter son maître, elle n'y obtint pas le moindre succès. Lors des répétitions à'Adrienne Lecoureur. Samson était absent, et M. Scribe faillit perdre la tête. Rachel ne comprenait pas le rôle. Sa sœur Rébecca, très fine et très-intelligente¹, se permettait de venir en aide à M. Scribe et d'indiquer à Advienne les intentions de l'auteur.

Il fut expressément interdite Rébecca, par Rachel elle-même, d'assister à l'avenir aux répétitions.

Si l'on veut une preuve convaincante

l Elle vient de mourir, il y a trois mois, et bissa beaucoup de regrets au théâtre.

de cette absence d'inspiration chez la grande tragédienne et de la nécessité où elle se trouve de prendre conseil d'un professeur, il suffit de la suivre dans le premier venu de ses rôles et d'étudier ses effets de scène.

Ils se produisent invariablement de la même manière.

Jamais la note ne change; elle est énergique à tel endroit , sourde à tel autre; l'instrument la donne, le lendemain comme la veille, avec la même netteté, la même justesse, la même douceur ou la même force.

Toutes les nuances de la passion sont arrêtées, convenues, fixées.

N'ayant plus à recourir qu'à sa mémoire, et sûre de son prodigieux or-

gane, Raclicl tient le spectateur haletant, éperdu, sous le vers implacable qui le tenaille et le martèle à froid sans qu'il s'en cloute.

Lorsque le rideau tombe et dérobe la fille de Pasiphaé à son auditoire frémissant, prenez la main de Rachel, comptez les pulsations de l'artère : vous en trouverez soixante à la minute.

Quand Talma sortait de scène, il fallait l'envelopper dans une couverture et le porter dans sa loge.

Ce jeu régulier, calme, uniforme et presque mathématique, double la puissance de la tragédienne et lui permet, à l'époque de ses congés, de donner une représentation chaque jour sans fatigue.

Par une étrange bizarrerie de son

étoile, tout ce qui lui fait défaut, comme artiste, tourne au bénéfice de sa fortune et de sa gloire. Si elle jouait d'enthousiasme, sur trois mille soirées tragiques peut-être que lui doivent la France et l'Europe, elle aurait dû forcément en retrancher les deux tiers, sous peine de mourir à la tâche.

En conséquence elle eût perdu beaucoup de notoriété , comme beaucoup d'or.

Les cordes sensibles et les élans du cœur manquent absolument à mademoiselle Rachel. Voilà ce que Samson n'a jamais pu lui donner, avec toute son adresse, avec tout son art. Dieu seul, en créant notre âme. y jette le précieux germe delà sensibilité. Les hommes l'étouffent quel-

uefois: mais ce n'est ni parleurs soins par leurs efforts qu'il prend naisimite l'orgueil, le dédain, la «ne, la luxure et la rage; cela s'exîme par le jeu des muscles, par le tant des poses, par les inflexions de la ix : mais pour faire pleurer les au ires. faut pleurer soi-même, et mademoille Rachel n'a pas le don des larmes, le est sublime dans Hermione et dans èdre: nous la mettons au défi de se ntrer dans Andromaque.

»our elle et pour sa renommée, nous ha i tons de longs jours à son habile itre ; car, Samson mort, il est dout qu'elle puisse aborder un rôle nouu.

achel ne travaille pas ; elle ne fait

aucun effort pour s'instruire et pour mettre à la hauteur historique des p sonnages qu'elle représente.

Son but est d'amasser des millio:

beaucoup de millions.

Chaque jour elle remplit ses coffi en exploitant quatre pièces de Pie Corneille et deux de Jean Racine \ tragédies, rien de plus.

1 A propos de Corneille, de Racine et de MUe Rac voici une lettre que nous avons reçue de province, est un peu longue, mais nous la donnons tout enti afin de prouver que nous n'avons aucun parti pris j le blâme, quand l'éloge se présente. Voici la lettre

A MONSIEUR EIGÈNE DE UIRECOURT.

< Monsieur, « Comme vous l'avez fort bien dit , une anec B réussit beaucoup mieux à peindre un personnage ' les études approfondies auxquelles on peut se li ' sur son rompte. Hugo, La-

mennais, Déjazet, tom B contemporains illustres que vous da-
guerréotypez '

R ACRE L

Voilà son répertoire sérieux.

Le reste ne compte guère, et les écri

acun dans leur vie intime on air, une physionomie ns arrière-
pensée que vous nous montrez dans un t inédit, une anecdote
ignorée ou peu connue. Ce e vous avez fait pour les autres, vous
le ferez apremment pour Rachel.

« Je vous prie, en conséquence, de considérer ce précède
comme une sorte d'introduction à ce qui

Au mois d'août 1849, MP* Rachel parcourait la etagne et la
Normandie. Après avoir joué Phèdre, à ranches, elle passa, en se
rendant à Caen, par Saintnis-le-Guast et s'y arrêta quelques
heures. C'est là elle eut occasion de remarquer un jeune pavsan rs
âgé de treize ans. Quand Rachel le rencontra, isait la vie ù'Aron-
dino. Elle s'approcha de lui et

forma du volume qui l'intéressait si fort.

— Comment! s'écria-t-elle, sont-ce là les ouvrages l'on vous
donne en prix? Quelle pitié! A quoi cela

s conduira-t-il, mon enfant? Lisez donc Corneille, z Racine.
Vous ne les avez point?

— Non, mademoiselle.

— Je vous les enverrai. Comment vous enDelezs?

— Armand Lo Brun.

vains modernes ne trouvent pas da son talent le moindre appui.

« — C'est bien. Voici pour acheter des livres. » Et même temps elle le forçait d'accepter deux louis.

« — Quant à Corneille et a Racine, ajouta-t-elle, c' moi qui me charge de vous les envoyer.»

Trois mois s'étaient écoulés. Notre petit payf ne comptait plus sur les promesses de la grande dar quand un beau matin il reçoit, franc de port, d(tiques volumes dorés sur tranche, reliure enc grin, édition Furne. Sur la couverture étincelait : nom en lettres d'or, et au verso de la première p: Rachel avait écrit :

* Donné à Armand Le Brun, à qui je souh « un bel avenir.

« Raciél. >

« Je suis persuadé, monsieur, que dans la bioc plie de la grande actrice vous aurez plus d'un trait ce genre à consigner. C est ce qui me fait craindre p' la publicité de l'anealole ci-dessus. Quoi qu'il en si si je ne puis témoigner ;i Rachel toute la reconni sance démon jeune prt:

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris < Agréez, etc.

< Marquis de Gowdhâxamw. > « Contances, 28 mai 1804. >

RAGHEL. 6i

In rôle de Sapho a été impitoyable-

ent refusé par elle.

Jamais elle n'a voulu dire le motif de

refus. On le cherche, et Ion se demande pourquoi mademoiselle Rachel

représenterait point à la scène la fameuse lesbienne.

Découragea par ses rebuffades, vicieuses de ses caprices, les auteurs ne lui imputent aucune œuvre importante, vaincus, ou qu'elle ne voudra pas servir d'interprète, ou qu'elle ira en leur pièce à Londres et à Saint-Petersbourg, sans leur offrir de droits d'auteur.

Elle connaît, très-peu la fraternité stique.

Elle tire à elle, comme on dit vulgai-

rement, toute la couverture, ses caractères rendent justice à son immense mérite comme déclamation; mais il n'ont pas mademoiselle Félix en principe l'estime comme caractère¹.

— Ah ça, disait un jour nous ne savons plus quel directeur à Judith 2, pour quoi débâterez-vous ainsi contre R; quel? C'est mal! car enfin elle a pu qu'une autre droit à vos sympathies et

» Elle est continuellement en procès avec le théâtre, et l'autographe que nous donnons à la fin de volume est une "lettre écrite à M. Debelleyme, à l'occasion d'un de ces procès. On affirme qu'elle a, très récemment, forcé Ballande à quitter la Comédie-Française, parce qu'elle ne voulait plus jouer avec cet auteur : il se faisait applaudir à côté d'elle, ce qu'Ballande ne tolère, difficilement.

2 La plus spirituelle des sociétaires de la Corné Française après Aagustine Brolian.

re anime. N'êtes-vous pas coreïgïonres?

- Sans doute, répondit Judith ; mais apporte, il y a un monde entre elle et

Comment cela?

- Je suis juive, c'est vrai ; tandis que hel... c'est un juif!

n'y avait pour Hermione qu'un en de se préserver de l'envie et de

accepter cette gloire absorbante qui 3se tous les autres talents à côté e, c'était de se montrer affectueuse ésintéressée.

lis le théâtre est son comptoir, sa ique ; elle y fait du commerce, elle ccupe sans cesse de l'augmentation chiffres; on l'y trouve constamment

f RACHEL.

maussade ou grondeuse, et ses gentil]

s sourires, ses grâces, sont pc

le dehors¹.

A la ville, Rachel est charmante.

¹¹ est impossible de rencontrer u femme plus accomplie et dont le langa; les manières, la tenue, offrent, quand e f«oi s'en donner la peine, un cachet distinction plus réel et plus remarqi We.

C'est Marion Delorme passée à l'é de duchesse.

1 Ou comprend que nous parlons seulement ici ses relations avec les administrateurs et avec ses* marades. Dans sa loge, où d'humbles courti la saluer pendant les entr'actes, elle se montre boi fille et daigne quelquefois recevoir des ministre des ambassadeurs. De temps à autre, M. Ponsard : Bit a se glisser dans un coin. Cette loge de Radie an appartement complet ; on y fait anti-chambre, ment Hermione se montre au foyer des acteurs.

R A C H s l. es

Elle est tout à la fois majestueuse et piquante, grave et folle, modeste et passionnée.

Depuis quinze ans, une foule de papillons tourbillonnent, se pressent et se culbutent pour venir se brûler aux lammes da ng ère uses qu'elle allume.

Notre bon docteur qui, le premier, B'esl rôti les ailes au flambeau, s'écrite naïvement :

« Ne laissez pas votre cœur s'enflammer à "explosion soudaine des coquetteries et des endresses dont la tragédienne se plaît, par ca- >rice, à étourdir le premier venu. Elle ne se ouviendra pas le lendemain de ses paroles

- g mtes, de ses avances de la veille ; elle e rit parfois des passions qu'elle inspire \ »

1 Mémoire* d'un Douroeois de Paris ton)1 IV ige 333.

m RACBEL.

Aii : docteur, il y en a eu de plus nie vous!

cessairement on vous a raconté J'hi:

toire de ce malheureux Guy on, taillé e Hercule, et pourtant si peu capable de ite les héroïques travaux. Le Qn -vous? est-ce que je vous connais dont on châtia le lendemain sa timidité devenue présomptueuse, l'a poursuivi jusqu'à la fin de ses jours comme un rt gret ou comme un remords.

Rachel sacrifie ses adorateurs avec froid déployé et disparaît
- Abraham, lorsque Dieu lui en manda d'immoler Isaac.

A l'heure même où vous descendez avec elle les sentiers les plus rapides de la passion, elle un caprice

RACHBL. B7

soudain, vous quitte, et remonte vers des hauteurs glacées, où l'amour n'habite

plus sans grelotter et sans mourir.

Quel que soit le dédale d'intrigues où elle se jette, elle réussit toujours, même sans employer le fil d'Ariane . à retrouver sa route et à s'enfuir ailleurs, laissant le minotaure au fond du labyrinthe.

Spirituelle comme Aspasia . tendre comme Didon. fière comme Gléopâtre, on la voit tout à coup se métamorphoser complètement. Elle devient plus simple qu'une bourgeoise de la rue Quincampoix, plus froide qu'une fille de marbre, et. si nous osons nous servir d'une expression dont elle fait quelquefois elle éprouve le besoin de s'en* passer

Câ ItACHBL

1 est une fantaisie d'artiste, un ôlai nature] vers les souvenirs d'enfance

Sous la robe d'or et sous les voileflottants delà déesse tragique, n toujours un peu les anciennes guenille; de la chanteuse de carrefours.

Ah! que voulez-vous, noble reine . ii faut tout dire! C'est un engagement que nous avons pris, nous y serons fidèle.

Vous appartenez au public. Si vous trou irez de l'absinthe au bord d'une coup.. enivrante, ne vous plaignez pas. buve?

toujours!

Ceci, quoi qu'on dise, est la moralité «le nos petits livres.

Les mères de famille, les chastes épouses, les vierges sages abritées sous le /oyer paisible, doivent apprendre ce

qu'on perd à la gloire et ce qu'un g à l'obscurité. Il est bon; de temps à autre, il est moral d'écarter le rideau et de montrer sous leur véritable jour cei existences chatoyantes, dont il arrive trop souvent qu'on envie les joies dangereuses et le faux bonheur.

« Mlle Bachel, dit le grand philosophe \Yron, est une nature fiévreuse qui veut tout épuiser, qui veut abuser de tout, qui ne croit pour l'avenir ni aux rides ni à L'adversité, ruelles et implacables ennemies de la beauté, du génie et des plus hautes fortunes 1. »

Que le docteur soi! calme, Hcn s^ détn uipera toujours ass ■/
■ ■

Pft9S

KACHEL.

qui tient aux rides; quant a l'adversité, peut-être a-t-elle raisonné de ne .

croire, si par ce mot on entend

ruine.

Elle est aujourd'hui deux fois million-

Sans compter les montagnes de blés de florins et de guinées que la Russie, l'Allemagne et l'Angleterre lui réservent encore, elle va partir au mois de mai pour les États-Unis, où ces prodiges Américains lui assurent deux cents tentations à six mille francs chacune : total, douze cent mille francs.

Prends-toi, Nicolas ! car la célèbre actrice n'a rapporté de Saint-Petersbourg que le quart de cette somme.

Au moins devrais-tu ne pas te laisser vaincre., en générosité !

Dans ses congés, mademoiselle Rachel est infatigable. Elle donne trente :

tentations par mois, court la poste toutes les nuits, et dort sur un matelas disposé au fond de sa berline.

Craignant, à son retour de Russie, voir contre elle l'opinion publique ce moment peu favorable aux Cosses elle a eu soin de

d'une excellente anecdote et d'un mot très-patriotique jeté par elle à nos ennemis.

Voici le mot et l'anecdote.

C'était à la fin d'un dîner splendide offert à Hermione.

li y avilit ia beaucoup d'officiers du

czar, et ces aimables guerriers annonçaient avec une joie légèrement présomptueuse que les armes allaient enfin trancher la question dont la diplomatie n'avait pu dénouer le nœud gordien.

« — Au revoir, mademoiselle, direntils à la tragédienne. Nous irons bientôt à Paris vous applaudir et boire à votre santé de ces bons vins de France :

c — Messieurs, répondit Rachel. la France n'est pas assez riche pour payer du Champagne à ses prisonniers. »

Si la bourse de notre héroïne s'enfle auxreprésentations qu'elle donne en province et à l'étranger, si elle recueille pour son propre compte une moisson brillante, elle a derrière elle un glaneur adroit

fui ramasse les épiä oubliés, etqui sait

u besoin en extraire de la gerbe.

Nous parlons de Raphaël, son illustre ère

Décidément il renonce au rôle d Hiptiyte pour diriger la troupe chargée de «mer la réplique à Hermione. Il sadge pour cela trente ou quarante mille mes d'honoraires etréaliseà peu près e somme égale par une vente machialique et souterraine d'autographes et portraits de sa sœur x

On affirme qn'fl a pagné cm n,jl!(1 (nnc< en R(p_ et que le traité de New-York doit lui rapporter s cent mille francs. Quant aux acteurs qui accomîent Rachel, ils sont payés Ce la façon la plus mible : on les traite de Turc à More. Vn de ces Tes artistes,

malade et n'en pouvant plus, dit un -■-:>■-■ le tous en supplie,
donnez- - repos, le temps de mettre

Air. si elle le savait! mais probabl ment elle l'ignore.

Du reste, nous devons le dire, malgi

son avidité toute judaïque. Rachel lais volontiers ses proches
ramasser h miettes de la table somptueuse dress* devant elle par
la fortune

M. Félix père, Israélite reluis, el qi ne manque ni de jugement
ni de tact, depuis seize ans surveille sans c trêve les intérêts de sa
fille. En teino gnage de gratitude, celle-ci lui a fail de d'une su-
perbe maison de plaisance

5\$ -- m — . sibte, répondit Hermione. (ttend, ce soir. \\ vingt
lieues d'ici. Je ne m

q aérai pas une représentation pour \

i fut obligé do monter en diligence el

pliquer V • NK la bâche.

RACthl. 73

lontmorency, avec douze mille francs

i rente viagère.

Elle prèle de l'argent à madame Félix ror jouer a la Bourse, et
paie tous les i mois, non sans beaucoup se plaindre,

dettes de Sarah, sa sœur aînée.

à Montmorency, ou naturellement Rael conserve un pied-a-terre, on mène

train bourgeois fort doux, eu égard à vie de bohème du passé. Les mauvais îrs ne sont plus, Israël a touché la re promise. On dîne sous les arbres, se des soirées entières à jouer au), et quelquefois de graves dissentiils éclatent pour le partage des béices.

fermione cède alors sa part aux plus les, et la discorde s'apaise.

Une fois sortie des affections de fa mille, Rachel ferme sa bourse. Elle »

laisse appeler devant le juge de pai:

pour une note de quinze francs.

Nous avons dit qu'elle avait plus <1< deux millions de fortune.

Le théâtre n'a pas été seul son tribu taire. De nombreux soupirants ont dé posé à ses genoux des trésors avr-e leu cœur. Si parfois ils se montraient un pei plus économes que la violence de leu on ne semblait l'autoriser, Hache avait des procédés pleins de finesse pou stimuler leurs instincts généreux.

Un soir, chez madame S"*, sa vieilli amie, elle remarque une respectant!

guitare toute noire de crusse el de vdl î Uislé,

Rache:..

—Vous ne tenez pas gai lervereeci, ma chère? demande Ph<
Voulez-vous m'en faire présent?

— Oui certes, avec beaucoup de plaisir. Tu me débarrasses là d'un vilain neuble, répond madame S.

La femme de chambre reçoit l'ordre

de porter la guitare de Joubert¹, au domicile de la tragédienne.

Avant de demeurer B, M- Rachel avait eu trois J» logements, le premier dans le passage Véronique, le second rue Xeuve-du-Luxembourg. 26 et le «sième quai Malaquais, -23. De la rue Joubert elle a transporté ses pénates rue de Rivoli, 10, et enfin dans ce splendide hôtel de la rue Trudon, que vingt ans de journaux ont fait récemment connaître des caves jusqu'au grenier. M»« Rachel feignait d'avoir l'intention de s'en défaire; mais son objectif était de vendre à la réclame plutôt qu'à la vente. Elle couvrait son hôtel, après avoir métamorphosé tous les habitants en commis intéressés.

Trois jours après, le comte W pénétrant dans le boudoir de Phèdre remarque à son tour le vieil et noir instrument, enfermé dans une cage de fer et suspendu près de la cheminée.

Miséricorde ! qu'est-ce que cela dit-il, se plaçant le lorgnon sur l'œil

Rachel prend une pose saine et répond

— C'est la guitare avec laquelle, pauvre fille, j'allais autrefois chercher de l'argent dans les rues. Il faut demander aux passants le prix de l'aumône.

Est-ce possible?... Oh ! je vous supplie, donnez-moi ce souvenir de votre

enfance ! Pour moi, pour tous, pour l'en

1 Fils naturel '<<> l'empereur Napoléon Ier, actu(ment a la tête d'une de nos principales ambassades

Il VI II 79

'e&t un trésor, a dit le comte avec

— Aussi je le garde, dit Phèdre, el je e ! donnerais pas pour cinquante mille fines.

-Je veux l'avoir!... Quoi qu'il en dû te, je l'aurai!

— Vous êtes fou.

— Tenez, RacheL je vous l'échange

racelet de diamants et cette vière de rubis que vous me de~ andiez l'autre jour. Vous pouvez tout irv prendre à l'instant même chez le joutier. Est-ce convenu?

Allons, dit Phèdre avec un soupir, n portez la guitare!

Jamais homme ne fut plus joyeux comte. Tl montrait son trésor à tous

£o R À Cfl EL.

sos amis. Malheureusement, vers la 1

de là semaine, madame S***, e chez le noble personnage, reconnu

singulier cadeau qu'elle avait fait à R chel, poussa des exclamations de su

- et vendit la mèche.

Phèdre avait oublié de lui donner mot.

Le comte ne se pardonna jamais s<
crédule enthousiasme et l'entraîneme
son cœur.

Si mademoiselle Rachel a fait beaucoi d heureux, en revanche
il est impossit de compter ses martyrs. L'un des pi célèbres est le
prince Martchinkoti l.

Xe pas confondre avec le prince Ifenschikoff, (\
;i l'heure où nous écrivons, est sur le point de sau
Sébastop ' 1.

RACHEL. Bl

Cel aimable Russe, occupe, \ers l840, à manger ses paysans à
Paris, courtoisait ilèrmione et semait de roubles les sentiers ana-
créontiques où elle daignait parfois se promener avec lui. Fidèle à
son habitude , la déesse abandonnait souvent en chemin le
pauvre boyard , qu'un voyait errer, gémissant et solitaire, comme
un tourtereau perdu.

Hartchinkoff joignait à tous ^es désespoirs celui de connaître
ses rivaux.

Le plus dangereux lui semblait être un jeune acteur, aujourd'-
hui attaché à 1 un -les théâtres du boulevard.

Semant toujours les roubles, mais, cette fois, pour payer l'es-
pionnage, notre jaloux apprend qu'un beau soir, outre des -
'«dieux fort tendres . on s'esi fait

BAC H EL

mille promesses d'éternelle constance.

hel partait le lendemain pour l'Italie. L'espion de llartchinkoff eut ordre de la suivre pas à pas et de vill

ville.

Qui fut ébahi, ce fut le comédien , quand, au bout de six semaines, il reçut de Florence un long mémoire contenant les faits et gestes de l'illustre \ et cela depuis son départ, jour par jour, heure par heure.

Entre autres détails peu récréatifs, il sut qu'un artiste de l'orchestre de G< très-fort sur la contre-basse, avait osé concevoir pour mademoiselle R une passion profonde.

is ignorons ce que le mémoire pouvait ajouter en plus; mais l'acteur

li.UiHKL..

•■ crul indispei chercher

lations près d'une v' udeville.

Grand éc „„ retour.

Elle s'abandonne à

de la colère. C'est une tempête de cris *t d'injui

— Diable! fit le jeune homme, j'étais loin de n'attendre à pareille musique!

On voit, madame, que vous avez pris des leçons de contre-b;

Bermioae tressaille. Quel traître a pu révéler cet épisode du voj soupçonne Martchinkoff, le ramène genoux , l'interroge, obtient la confirmation de ses doutes, l'oblige à démentir par écrit la lettre perfide expédiée de Florence sonne sa femme

U RACU E L.

de chambre et l'envoie porter l'autographe du prince chez le comédien.

Celui-ci arrive au bout d'un quart d'heure.

— Je ne vous relient plus, dit Rachel à Martchinkoff : monsieur et moi, nous avons à causer quelques instants. Passez, je vous prie, chez Chevet; commandez un dîner de premier ordre, et revenez à six heures

Le pauvre Russe voulait obtenir son pardon. Il sortit la tête basse.

— Nous dînerons ensemble, dit Rachel au jeune homme.

— Par exemple!... Avec Martchinkoff?.... jamais :

, — Martchinkoff ne dînera pas.

— B »n!..., S il paye le dîn

— Raison de plus. C'est ma vengeance.

\ six heures précises, le boyard arrive. Du palier, son oreille distingue des voix joyeuses, un bruit de fourchettes;

il tire sa montre et se dit :

— Je retarde sans doute?

Il sonne. Rose, la femme de chambre, vient ouvrir.

— M n'y es! pas, dit-elle avec aplomb.

— Comment? c'est impossible : ellemême, ici, tout à l'heure

— Oui. mais elle s'est trouvée souffrante. Elle est à Montmorency dans sa

famille.

Le prince devint livide. Au moment

où Rose lui tenait ce discours, il entendait le choc des verres, et les voix criaient :

— A la santé de Martchinkoff!

te. Le malheureux boyard fit une mal six mois et

i tourna, presque ruine, à Saint- Un des plus grands plaisirs d'II< irsque Martchinkoff lui rendait i Montmorency, était de lui tirer du gou qu'elle jetait dans 1

— • mnenl n celui qui les attrapera : criait-elle a son frère et a us.

On juge comme se battaient tous ce-* petits juifs, mâles et femmes.

Quand le gousset ne contenait plus de pièces de cinq francs, Hermione disait :

— Donnez de l'or!

Et les louis pleuraient.

MartehinkofT laissa, un soir, huit cents francs sur la pelouse.

Hache! n'a pas toujours les allures excentriques et folles, trop communes au théâtre. On la voit, presque sans transition, reprendre une tenue pudique, un air décent. Aussi bonne actrice à la ville qu'à la scène, elle joue la femme du monde avec une dignité tout à fait

Nulle pari elle ne semble déplacée.

<S F; A Cil KL.

Letacl leplus parfait règle ses manii ses discours sa c mtenance.

Elle a deux enfants. L'aîné a été reconnu par le comte \\ " el porte le titre de vicomte.

• — J'amasse des millions pour lui, dit Hermione : il Faut qu'un jour il soutienne l'honneur de sa race.

Lorsque le cadet vint au monde, elle se montra fortchagrine.

— Que ferez-vous de ce second fils?

demanda-t-on.

— Lui ■' répondit-elle : il sera le portier de son frère.

Aujourd'hui l'humeur a disparu. Les enfants de mademoiselle Rachel reçOï-

BEL. SI

••iii ta même éducation. Ils oui leurs études à Sainte-Barbe- - - de l'inauguration de «■ pensionnai . monseigneur l'archede Paris ih une b dont

— dienne parut fort émue. A la fin lia cérémonie, le prélat dai- gna s'apt>cher d'elle.

— le vous fi licite, madame. »lii-i! .

dis dans ia religion eaiotique.

— Oui. monseigneur, c'est la religion ' leurs péri s. Du i si . ajoutât-elle,

ec m iquise Qatterie, j'en suis heu-

nse, aujourd'hui surtout qu'il m'a

pou les t-D-

donné de vous entendre. Une religion qui a de pareils inter- prètes esl nécel I

sûrement divine.

m tout cela n'esl pas un jeu et une déclamation, nous verrons peut-être un.

jour la célèbre juive se faire chrétienne

Mai- un très-petit nombre de cem

qui la connaissent partagent cette esn| rance.

Avec l'esprit de calcul de Rachel sa passion de l'or, il est à croire qu Madeleine n'en serait jamais venue à repentir.

Partez donc, madame, allez à New York !

Les Russes vous cèdent aux Amérindiens; les Américains vous céderont

au lieu d'aller aux Chinois.

Exploitez à l'étranger cette réputation que vous avez eue en France et pour France. Nous ne vous approuvons pas. Nous ne vous approuverons jamais

Tout ce que vous enlevez au pays, au

premier de nos théâtres, aux lettres ua-

riales, vous l'enlevez, retenez-le bien.

pour l'avenir et à votre honneur

Partez, madame, et que Plutus vous dirige !

* Rachel n'a pas compris ses devoirs de tragédienne. Elle devait s'appli-

quer à combler le vide immense que son éducation première a laissé dans son esprit et dans son cœur. Plutôt que de se perdre dans les étourdissements de la vie et de sacrifier au veau d'or elle devait cultiver l'étude, apprendre sa langue qu'elle connaît à peine¹, chercher par tous les moyens possibles à se rendre utile à l'humanité dénie.

Corneille et Racine ne sont plus.

Qu'on leur dresse un tabernacle qu'on entretienne le feu sacré sur l'au de leur gloire, cela se doit, cela se fait toujours.

Elle en a fait plus d'une fois l'aven. Le coï Mole lui dit un jour, en la complimentant de son rease diction : « Mademoiselle, vous sauvez la la ; : — Voyez le hasard, dit Hermione, moi

ne l'ai jamais apprise! »

RACHIEL. »3

J'ai qu'un ne actrice aussi puissante I Rachel reste eu dehors de s I; qu'elle marche dans lè'domaine de I! d'un pas rétrograde, quelle i l'servir d'interprète aux auteurs vip m [si ce refus n'est point prouvé) hle ne consacre pas tous ses efforts, esses tentatives, tout son pouvoir de e à favoriser le développement du ie de son époque, voilà ce qu'il nous impose irendre.

ous avons de grands poètes , dont lonne pas la peine d'étudier œuvres et de faire , loir ; s et sublimes eréul

n premier essai la

lie que ma I _ , C| ma-

j4 RACHKL.

dame Dorval.avec des qualités dramal ques beaucoup moindres, attiraient I foule a ces pièces qu'elle condamne qu'elle repousse dupied; pour encen^ éternellement son idole classique.

Rachel est solidaire du temps prese aux yeux de l'avenir.

Dans son intérêt, dans l'intérêt tous, il allait qu'elle méritât un au nom que celui de fille dls morts.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/balzacmireoomire>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.